

INFANTICIDE

NOTES DE LECTURES ANTHROPOLOGIQUES A

USAGE ETHIQUE ¹

Michael SINGLETON

Département des sciences de la population et du développement

1. Prologue

L'enjeu du sexe des anges n'excite plus des esprits postmodernes et l'inventaire des particules sub-atomiques ne passionne que peu de nos contemporains. Par contre, des questions éthiques et en particulier des problèmes comme ceux de l'avortement ou de l'euthanasie suscitent pas mal d'émotions, pour dire le moins. Même d'un point de vue purement terminologique il est déjà difficile de rester neutre. Il n'est pas plus facile de décrire innocemment Yasser Arafat qu'il n'est de camper calmement l'avortement : terroriste assassin ou leader charismatique? Interruption volontaire de grossesse² ou massacre d'innocents? Essayons néanmoins,

¹ Ces pages qui représentent une partie (sérieusement) remaniée d'un (énorme) syllabus sur l'Éthique de l'Environnement, du Développement et de la Population, font suite à un Working Paper précédent qui avait abordé, dans le cadre du vieillissement, le problème global du géronticide en amont de l'enjeu spécifique de l'euthanasie. Il était donc assez logique que nous consacrons l'équivalent à l'infanticide, en général, et à l'avortement, en particulier.

² Dont l'abréviation usuelle "IVG", aux yeux de certains, ne fait qu'escamoter et émusser l'horreur. Il y aurait pas mal à dire et à écrire sur l'euphémisation éthique. "Solution finale" ou "génocide"? Les mots ont beau ne pas être les choses, ils contribuent grandement à leur matérialisation, masquée ou manifeste. Le savoir légitimité de qui se prend pour ou de qui est pris comme un "expert" lui permet de *nommer* en bien ou en mal un phénomène qui ne se prête pas toujours d'office à un étiquetage aussi tranché. "L'extraordinaire querelle de mots autour (de ce que certains voient comme une "maternité pour autrui") montre à quel point l'effet de nomination est ici important: on parle selon les textes de "prêt d'utérus", de "mères porteuses", de "mères prêteuses", de "mères d'accueil", de "mères de substitution", de "mères de remplacement", de "location d'utérus" (D. Memmi, Les gardiens du corps : dix ans de magistrature

dans un premier temps, de simplement inventorier les *data* relatives à la mort d'enfants à naître ou de nouveaux-nés, provoquée délibérément par des adultes. Je dis bien les « données ». Bien qu'il soit impossible de les recevoir en innocence de toute cause, dans tout travail scientifique une première phase a-morale d'épaississement empirique doit précéder toute interpellation interprétative, productrice des *facta* – les « faits » étant non seulement étymologiquement mais épistémologiquement des « factualisations » conclusives.

Bien que l'événement de la naissance soit vu et vécu diversement selon les cultures, le phénomène de l'infanticide, survenant *post partum* ne doit pas être télescopé avec celui de l'avortement qui est l'interruption (spontanée ou volontaire) d'une grossesse encore *in utero*. D'ailleurs, à ce stade-ci, nos définitions de ces deux réalités ne sont que des abstractions très approximatives, des simples généralisations formelles, ayant, tout au plus, une portée grossièrement heuristique. Le meurtre d'un bébé pour des motifs criminels peut être tout autre chose, de plusieurs points de vue - éthologique, psychologique, juridique... - qu'un sacrifice infanticide fait officiellement, et à contrecœur, pour des raisons de salut public³. De même, subir des fausses

bioéthique, Paris, EHSS, 1996 p.212 et aussi de la même auteure *Faire vivre et laisser mourir : le gouvernement contemporain de la naissance et de la mort*, Paris, La Découverte, 2003).

³ Que ces raisons puissent ne pas paraître universellement raisonnables est un autre problème. Clarifions un point crucial dès le départ: il ne sera question dans ces pages que de l'infanticide comme phénomène *culturel*. Car la nature fait bien les choses, du moins de son point de vue! Que ce soit chez les animaux ou au niveau des hommes, la nature règle, vaille que vaille, la viabilité des embryons et des nouveaux-nés, en fonction des conditions externes. Tout n'est pas systématiquement parfait, il y a des décalages et des dérapages, mais en règle générale, "*there is a regular genetic provision for the production of malformation, or poor viability, in the offspring in times of stress*" (D.H. Stott, "Cultural and natural checks on population growth" in *Environment and cultural behaviour: ecological studies in cultural anthropology*, (edited by A.P. Vayda), Austin, University of Texas Press, 1969). Il arrive même que des rites d'initiation qui sont, même dans les meilleures des conjonctures, relativement sanguinolents, fragilisent encore davantage les plus vulnérables des jeunes lors d'une hostilité éco-systémique accrue, réglant ainsi, à la façon d'effets pervers, la taille supportable (*sustainable*) d'une population - c'est le cas, notamment, des Aborigènes de l'Australie (ibid p.104). Moins naturelles, par contre, sont les anomalies catastrophiques induites par des activités humaines à la limite de la criminalité (in)consciente – qu'on pense aux défoliants employés par les Américains pendant la guerre du Vietnam ou aux dioxines libérés par l'explosion de l'usine chimique à Seveso, pour ne pas parler des retombées de Tchernobyl. Au-delà des nombreuses fausses couches qu'elles induisent "heureusement", les mutations génétiques ainsi produites aboutissent en nombres statistiquement significatifs à la naissance de monstres, dont le prolongement de l'existence est tout aussi problématique que l'acharnement thérapeutique en cas de maladies terminales. Et que penser ou faire, face à des calamités culturelles analogues – des viols de femmes d'ex-Yougoslavie ou du Rwanda qui se trouvent enceintes des œuvres des meurtriers de leur propre mari? Chaque scientifique prêche tout naturellement pour sa chapelle. Il n'empêche que le profane ne peut qu'être impressionné par la quantité et la qualité de l'évidence démontrant l'influence bénéfique ou maléfique des états émotifs de la mère sur la constitution neurophysio-psychologique de son bébé à naître. D'où la possibilité d'un cercle vicieux vers le bas de gamme à travers des générations soumises constamment au stress (je m'appuie sur les références citées par B.

couches par accident, se faire avorter pour "raisons sportives"⁴ ou interrompre la grossesse d'une handicapée mentale violée ne peuvent, me semble-t-il, être qualifiés "d'avortements" que selon une définition très « dénominateur commun ». En enlevant tout ce qui distingue des phénomènes particuliers, on peut les mettre dans le même sac - le tout étant de savoir si le contenu ainsi obtenu jouit d'une signification substantielle ou ne possède qu'une utilité de simple rangement conventionnel. D'autre part, établir des distinctions, même subtiles, n'est pas toujours synonyme de couper les cheveux inutilement en quatre. Il peut s'agir d'un désir légitime de savoir clairement de quoi on veut bien parler. Cette nécessité ne s'impose qu'à ceux qui pensent qu'un tour d'horizon tous azimuts peut induire, en grande partie de lui-même, des (re)positionnements éthiques. Pour des esprits qui croient savoir d'avance que toute infanticide ou avortement est absolument interdit par la Révélation et/ou la Raison, prendre connaissance de la diversité (historique ou actuelle) des philosophies et pratiques en la matière ne peut servir qu'à illustrer la perversité diabolique ou la stupidité sauvage de pans entiers de l'humanité. En fin de notre parcours phénoménologique, nous verrons en effet qu'un choix s'impose entre une attitude *a posteriori* qui prend fondamentalement appui sur le pluralisme incompressible des situations sociohistoriques et une approche *a priori* dont les principes substantiels réduisent la complexité changeante des cultures à n'être que de bons ou de mauvais exemples de ce qu'il y a obligatoirement lieu de faire en n'importe quelle matière morale conséquente.

Mundkur, "Human animality, the mental imagery of fear, and religiosity" in *What is an animal?* (edited by T. Ingold), London, Routledge, 1994, pp.154-155).

⁴ Dans les années soixante, des Soviétiques avaient été obligées de devenir enceintes puis d'avorter pour accroître leurs performances en vue des Jeux Olympiques de Mexico en 1968 - la grossesse, en effet, en augmentant par exemple le volume cardiaque ou le nombre de globules rouges permettrait des exploits sportifs "dignes" de championnes. Les "civilisé(e)s contemporain(e)s" n'ont pas le monopole des avortements pour des motifs plutôt gratuits. En Amérique australe, les femmes aristocrates d'un des rares groupes stratifiés de la région, les Arawak-Guaycuro, "vivaient dans l'oisiveté, soucieuses de leurs toilettes, et ne se montraient en public qu'avec une nombreuse suite d'esclaves féminines". Tenant à préserver leurs privilèges, elles créèrent "un déséquilibre des sexes à leur avantage en enterrant vivantes la plupart de leurs filles à peine nées. Elles se faisaient avorter lors de leurs premières grossesses afin de ne pas "s'enlaidir et vieillir" trop tôt" - une pratique qui finissait par empêcher pas mal de couples nobles d'avoir des enfants" L.M. Gutierrez Amaro, "Les Indiens du bassin moyen et inférieur du Rio de la Plata", in *Ethnologie Régionale*, vol 2, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1978 p.1780 (à noter le peu de références dans cette encyclopédie, pourtant volumineuse et complète à d'autres égards, à l'infanticide ou à l'avortement, aussi bien dans les deux volumes régionaux que dans le premier, consacré à l'ethnologie en général - il y a des choses dont on n'aime (plus) trop parler, ainsi que des choses qu'on ignore par la force de ces choses elles-mêmes quand ce n'est tout simplement par une « volonté voulue »).

2. L'infanticide éthologique : innocent mais pas gratuit

Sans aller trop loin du côté animal ni remonter paléoanthropologiquement jusqu'à Lucy & Cie pour ne pas parler d'Adam et Eve, il y aurait lieu de regarder ce qui se passe chez les pongidés en général et les primates en particulier, afin de pouvoir se faire une idée plausible de la préhistoire de l'infanticide chez les hominiens. Au XIXe siècle, l'Occident savant se faisait ce genre d'idée à partir de son préjugé progressiste : l'humanité véritable serait montée vers les sommets du monothéisme et de la monogamie à partir des bas fonds de la promiscuité primitive et du polythéisme païen - où d'ailleurs certains peuples sauvages se traînaient encore. A-thée, l'homme des cavernes ne pouvait qu'être tout aussi a-moral. Devant la gratuité de ce genre de thèse, tant l'archéologie que l'anthropologie de la première moitié du siècle suivant se limitaient souvent à un prudent inventaire des "faits". Mais comme les « faits » étaient rares et les extrapolations anathèmes, plus grand chose n'a été dit en la matière. Heureusement, depuis une génération, et grâce aux apports de l'étude du comportement animal (l'éthologie) et de l'approche systémique du milieu naturel (l'écologie), des hypothèses fascinantes foisonnent de nouveau chez les paléoanthropologues, tout en jouissant d'une crédibilité nettement accrue par rapport à des thèses anciennes⁵. Faisons brièvement état de celles qui concernent notre sujet.

Les éthologues soulignent que le comportement agressif est normal et normatif *entre* pas mal d'espèces animales. Néanmoins, au cliché d'un règne animal, cruel et sauvage, s'est succédé le stéréotype d'une violence intraspécifique aussi contenue que rare. Le gorille en colère qui se contente de tambouriner son coffre plutôt que de se battre avec un congénère, est montré en exemple aux hommes bagarreurs. Mais l'antithèse n'est pas plus exacte que la thèse. Les animaux peuvent et même doivent se montrer plus violents que ne l'imaginent leurs amateurs et protecteurs humains. Ce qu'on peut retenir des études éthologiques c'est que, même quand l'agressivité animale dépasse le stade de la simple parade et tourne à la violence meurtrière, elle est non seulement avantageuse d'un point de vue évolutif, mais innocente moralement parlant.

Ce qui prime pour un animal ou ce à quoi son instinct spécifique le pousse, c'est de *se* reproduire. L'agression qui permet l'accès aux femelles peut aussi servir à éliminer la progéniture d'un prédécesseur évincé⁶. Ainsi

⁵ Nous ne saurions que trop recommander [The Cambridge Encyclopedia of Human Evolution](#), Cambridge, CUP, 1992.

⁶ B.C.R. Bertram qui a étudié des lions sur le terrain a constaté que "*male lions taking over a pride are liable to kill cubs they find there; by doing so they make the mothers of those cubs give birth sooner to those males' own offspring, which are then also more likely to survive. The new*

"among some primates... males taking over a new troop, or after a change in a dominance hierarchy, may kill young infants already in the group. Once their infants are dead, the females soon come into oestrus again, allowing the new dominant males to sire their own offspring"⁷. On a même pu faire l'hypothèse que l'émergence d'une certaine monogamie (c'est-à-dire la

*males thus increase their own reproductive output at the expense of the parents of those cubs. Such behaviour does not benefit the species, but the genes responsible for it can be selected for because they make their carriers leave more descendants" p.297 "Kin selection in lions and in evolution", in Growing points in ethology, (edited by P.P.G. Bateson & R.A. Hinde, Cambridge, CUP, 1976 - l'auteur renvoie à d'autres études de cas d'infanticide chez les animaux). J'ai cité ce texte *in extenso* puisqu'il illustre bien l'approche néo-darwinienne: s'il y avait, dans les parages, une espèce de lion sans ce gène-tueur - "cub-killing gene" - elle évincerait la première, mais tôt ou tard, par la "loi" des mutations, ce gène réapparaîtrait et serait sélectionné ou retenu à cause des avantages qu'il apporte à ses possesseurs. Notons qu'il ne s'agit pas uniquement des mâles qui tuent les petits d'autrui: les femelles de chiens sauvages éliminent les portées de leurs rivales (en même temps qu'elles interviennent pour les empêcher de copuler) et des parents dans pas mal d'espèces d'oiseaux en particulier, "choisissent" de concentrer leurs efforts nutritifs sur le ou les premiers-nés d'une nichée, au détriment des derniers ("Evolutionary rules and primate societies", T.H. Clutton-Brock & P.H. Harvey, pp. 204 & 208 in Bateson & Hinde op.cit.). Les aigles noirs d'Afrique du Sud pondent deux œufs, mais le premier aiglon à éclore finit par tuer son cadet – que la maman mangera en cas de disette. Ne fut-ce pas assez souvent le cas chez les humains où des mamans de jumeaux finissaient par délaisser plus ou moins consciemment un des deux bébés? On peut se demander avec la zoobiologiste S.B. Hrdy, (The woman that never evolved, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1981), pourquoi les femelles se sont laissées faire par des mâles infanticides? Etant en compétition intrasexuelle, il se pourrait qu'elles aient trouvé aussi que leurs comptes génétiques étaient bons dans cette pratique. Au niveau proprement humain, M. Harris a montré (Cows, Pigs, Wars & Witches, London, Fontana, 1977, pp. 54-62 & 75-79) que certaines femmes "primitives" avaient intérêt à abonder dans le sens de leurs maris qui voulaient qu'elles pratiquent un infanticide ciblé sur les filles, puisque les sociétés auxquelles elles appartenaient ne pouvaient guère en sortir vivantes, si ce n'est en faisant la guerre et donc en s'appuyant sur des guerriers. A priori, la quantité de femelles étant, et de loin, plus avantageuse sociobiologiquement parlant qu'une équivalente masculine, on s'attendrait à rencontrer un infanticide visant l'élimination des mâles redondants. Si ce n'est pas le cas, il doit y avoir de fortes raisons culturelles de contrecarrer la nature. C'est que la guerre - une des seules activités pour laquelle le mâle est naturellement doué - peut représenter dans certains circonstances socio-historiques et éco-systémiques, la stratégie adaptative la plus payante, en l'absence, surtout, de moyens plus fiables de limiter les naissances. L'auteur - chef de file de l'école des "écologistes matérialistes américains" des années 70 - a développé sa thèse plus longuement dans Cannibals & Kings: the origins of cultures, London, Fontana, 1978: "*without reproductive pressure neither warfare nor female infanticide would have become widespread and the conjunction of the two represents a savage but uniquely effective solution to the Malthusian dilemma*" (p.51 - W. Robertson Smith, grand sémitisant, dès 1885 - mais nous le citons d'après l'édition de 1903 qui contient une longue note supplémentaire - avait déjà trouvé un sens similaire dans le Coran qui attribue l'infanticide à une question de pénurie alimentaire, Kinship and Marriage in early Arabia, Boston, Beacon Press, p.154 et l'annexe C pp.291-296). A noter, néanmoins, que l'infanticide tous azimuts ne paye pas toujours comme stratégie démographique - une branche du peuple Tupi au Brésil qui poussait la pratique de l'infanticide jusqu'à tuer les bébés qui contrevenaient à la coutume qui voulait qu'une mère n'ait pas trois enfants du même sexe - a quasiment disparu, là où une autre qui non seulement limitait l'infanticide à peu de cas, mais permettait des entorses à la tradition, a maintenu sa population stable (C. Wagley, "Cultural influences on population: a comparison of two Tupi tribes", Revista do Museu Paulista, 5, 1951, pp.95-104).*

⁷ A.W. Turner in The Cambridge Encyclopedia of Human Evolution, Cambridge, CUP, 1992 p.148.

fidélisation d'un mâle par une jeune mère au moins jusqu'à l'autonomie de ses enfants) serait une réponse évolutive aux menaces d'infanticide de la part des mâles non stabilisés. Déjà plausible pour certains pongidés dont le nombre ou la taille les exposent peu aux prédateurs, cette explication est surtout valable pour des espèces plus réduites et moins grégaires. La mère arboricole et gémeipare a intérêt à avoir "son" mâle à portée de main - pour porter, justement, un de ses bébés, en cas, par exemple, d'une attaque venant du ciel (rapaces) ou de plus bas (serpents). "*Monogamy appears to evolve when females choose to space out and live singly for ecological reasons. They benefit by having a male around to reduce the risks that their infants run from being killed by predators or by competitors*"⁸. Qu'on soit convaincu ou pas par telle ou telle hypothèse, peu importe : l'essentiel c'est de reconnaître la validité de la question « en quoi l'émergence de tel ou tel type de comportement a-t-elle pu mieux répondre à des stratégies de survie ? ». Par les temps qui courent, qui veut en savoir plus sur « le phénomène de l'infanticide chez les animaux » n'a qu'à taper cette phrase dans son outil de recherche informatique. L'information concrète ne manque pas. Et il est toujours utile de se rendre compte en vrac de l'étendue massive de cette tactique de survie ainsi que de sa complexité irréductible : aux femelles de certains oiseaux qui éliminent les oisillons de leurs rivaux pour profiter dans l'heure des beaux mâles du cru, répondent les chimpanzés femelles qui se laissent monter en permanence par tous les mâles hypersexués de la bande, pour que ces derniers n'aient aucun intérêt à pratiquer l'infanticide puisque les gènes des bébés à naître pourraient être les leurs, comme ils pourraient être de n'importe qui !

L'approche sociobiologique de ces stratégies de survie, qui s'est recyclée, en partie, dans la psychologie évolutive, se situe au-delà (certains diraient en deçà ou à côté) de la question du bien et du mal. Et en effet s'agissant du monde animal, il y a moyen de faire abstraction du problème moral. Il n'empêche que dans notre réflexion finale, nous devrions nous positionner quant à la portée éthique de l'éthologie dans la mesure où certains voudraient que l'ethnologie, l'étude du comportement humain, fasse intégralement partie d'une approche globale du comportement du vivant. En attendant, c'est peut-être le moment ou jamais de parler du problème du mal ! Un jeune lion qui dévore les lionceaux du vieux mâle qu'il vient d'évincer, ne se voit pas taxé de mal moral, là où un autre mammifère prédateur et primate supérieur, *Homo sapiens*, se livrant à la même pratique, se voit accusé de péché et pourrait même éventuellement être condamné pour meurtre. Au-delà de la question de savoir à quel moment l'infanticide est devenue une faute morale au sein de l'espèce humaine, on peut se demander à partir de quand, pourquoi et auprès de qui est apparue la conscience du mal coupable. Le Problème du Mal pense-t-on communément (du moins parmi

⁸ Ibid. R. Dunbar p.151.

ceux qui y pensent et en nous limitant aux penseurs occidentaux) a dû préoccuper l'Humanité depuis sa naissance. Mais dit comme ça, au singulier et au substantiel, la (pro)position n'a guère de sens.

D'abord si des malheurs que nous, les Occidentaux, estimons naturels peuvent faire beaucoup de dégâts – tremblements de terre, sécheresses, inondations, invasion d'insectes, épidémies dans le domaine végétal (l'existence des bananes serait désormais menacée par des « méchants » champignons), des épizooties (plus purement « naturelles » que nos vaches folles, poulets à la dioxine et autres saumons « mercurisés »), des pandémies au niveau humain (autrefois la variole, aujourd'hui le SIDA) – toute réflexion faite, nous pouvons les considérer comme en quelque sorte inclus dans le prix même d'un monde matériel : même les théologiens les plus avertis ne parlent plus du mystère du mal à leur égard – Dieu, pense-t-on, à supposer qu'Il existe, et tout puissant qu'Il soit, une fois la décision prise de créer un univers à base de matière, ne pouvait pas conjurer, sans miracle, sans suspensions des lois naturelles, des catastrophes géologiques (glissements de terrain, ouragans dévastateurs...) ou des cruautés intrinsèques au « struggle for life » darwinien. Pour ne pas confondre des choses foncièrement distinctes, on devrait réserver le terme « mal » aux seules réalités humaines impliquant la méchanceté et produisant éventuellement (car le péché peut être purement personnel et spirituel) des effets délétères tangibles.

Mais même au niveau des « simples » malheurs inclus dans le coût de notre création, le problème n'est pas vécu de manière égale. A moins d'être exterminés, comme les dinosaures, par une comète, que peut-il arriver, par exemple, de bien catastrophique à une bande de Pygmées, surtout avant l'époque coloniale ? Un mouvement tectonique de la taille 10 sur l'échelle de Richter ferait peu de dégâts sur un campement nomade ; le gibier pouvait se faire rare, mais jamais disparaître ; des épidémies étaient quasiment inconnues... Si des événements cosmiques ont fini par faire figure de malheur, voire de mal, c'est en partie à cause (et donc de la « faute ») du progrès démographique et de la civilisation citadine. La faute morale, le mal « proprement » humain, pourrait ne pas échapper à son tour à cette diversification des sens en fonction des localisations diverses. Nous verrons en effet qu'il faut choisir entre une notion du mal comme un en-soi universel et univoque (présente dès que l'homme est homme ou reconnue graduellement grâce à la Révélation et/ou la Raison) et la possibilité qu'il y ait autant de philosophies et pratiques particulières du mal que de cultures spécifiques. Ce choix peut se faire soit en fonction d'une foi plus ou moins raisonnée soit au vu de la plausibilité phénoménologique. Or de toute évidence empirique, il se fait que quand les philosophes et les théologiens prétendent parler du Mal *ut sic* et en soi, ils s'adressent surtout aux données de leur propre tradition. A moins de les condamner en fonction d'un Mal prétendument réel, objectif, il arrive que des peuples paraissent ne pas avoir

un sens très développé du péché... du moins c'est ainsi que pensaient certains observateurs européens des tribus dont l'inféodation à des interdits irrationnels (les tabous primitifs) ne laissait guère de place à un sentiment de responsabilité individuelle et intérieure. Si l'insinuation était des plus ethnocentriques, l'observation n'était pas tout à fait fautive. En effet, parler d'un sentiment de culpabilité hors toute théologie, cosmologie, sociologie et anthropologie serait parler pour parler. En faisant abstraction de toute foi en Dieu ou dans les Esprits ou dans les Ancêtres (et tout ça est loin d'être du pareil au même), en ne tenant aucun compte de la vision du monde (entre autres de l'intensité ou de l'inexistence des liens entre nature et culture), en faisant fi de la situation sociale (appartenance à la bourgeoisie ou à la classe ouvrière) et surtout en imaginant que tout le monde pense que l'homme est fait d'un corps et d'une âme (là où certaines logiques humaines de l'Afrique postulent jusqu'à neuf composantes dans l'identité humaine – les Laotiens identifient 32 « kwan » ou « âmes ») on s'éloigne toujours davantage d'une quelconque compréhension du mal moral. La thèse qu'il pourrait y avoir autant de sens du péché qu'il y a non seulement d'individus, mais de cultures rendrait toute définition autre que heuristique ou dénominateur commun de la faute, nulle et non advenue. Les Pygmées, comme d'ailleurs les hippies, subissant peu ou pas de pressions externes sous la forme de coutumes immuables, de contraintes d'ordre public, de règlements internes...) fait que chez eux un individu ne peut pécher que contre l'idée qu'il se fait de lui-même. D'où l'impression retenue par leurs premiers ethnographes (souvent des ecclésiastiques) que les Pygmées possédaient un sens intime, intérieur et intense du péché, à ce point subjectif et spirituel que c'était l'esprit évangélique avant l'annonce de sa lettre. Postulant qu'à chaque lieu sa logique, le sociologue serait plutôt enclin à associer cette idée « sublime » du mal moral à l'absence de toute autorité supérieure ou de structure solide dans ce type de société. En effet, il n'y a pas de chef chez les Pygmées, ni spirituel ni politique. Ils sont soumis à aucune rigidité formelle. Les Pygmées ignorent aussi bien des prescriptions positives (tel qu'un rite de mariage) que des proscriptions injustifiées. – Le sang menstruel, par exemple, qui chez leurs voisins les Bantous, hautement hiérarchisés et stratifiés, est d'une dangerosité automatique, laisse les Pygmées indifférents. Ils aiment même faire l'amour au moment des règles... ce qui pourrait expliquer en partie leur taux de natalité si bas ! Une femme bantoue en menstrues même à son insu qui cuisinerait pour son mari lui donnerait automatiquement la lèpre. D'où aussi face à ce genre de conviction, la persuasion des premiers missionnaires que si les Bantous connaissaient un tas de tabou, de faute morale il n'était guère question.

Mais avant d'imputer un sens pharisaïque du péché à telle ou telle personne, le sociologue aimerait savoir si l'incriminée ne relève pas d'un milieu où un acteur peut avoir l'impression que tout lui tombe dessus en permanence d'en haut et du dehors. Il serait en effet miraculeux

sociologiquement parlant, de trouver chez un ouvrier, sujet en permanence à des pressions syndicales et patronales (pour ne pas parler des machines ou des tâches qui l'assaillent en continu), aux diktats des policiers, des prêtres, des politiciens, des professeurs... un sens du péché digne d'un bourgeois charismatique, libre de ses moyens et disposant librement de sa vie. Le sociologue n'a pas à être pour ou contre une théologie du péché. Mais il peut rappeler le théologien à un certain sociologique, prévu d'ailleurs par un certain programme théologique lui-même. Car le réel surnaturel est dit supposer, mais non pas disposer du réel social (*gratia supponit naturam* disaient les scolastiques). Si sociologiquement le milieu ouvrier donne lieu à une mentalité tout autre que celle propre à l'aristocratie, alors le sens du mal moral du premier ne peut pas être foncièrement identique à son homologue chez le second. Le sociologue ne nie pas l'existence du péché, mais affirme qu'il y a autant de péchés que de pécheurs et autant de pécheurs que de cultures.

Mais de cet excursus éthique revenons à nos « moutons » ! De l'éthologie à l'ethnologie il y a un pas que même le plus réductionniste des sociobiologistes hésitera désormais à franchir⁹. Personne n'extrapolerait du fait que le babouin hamadryas ayant triomphé d'un vieux mâle, ait tout intérêt à éliminer les petits de ce dernier, à la légitimité évolutive du massacre des innocents par Hérode ! Il n'empêche que le poids qu'on attachera éventuellement au parallèle à établir entre l'infanticide animal et son "équivalent" auprès de l'espèce humaine, sera fonction de sa propre appréciation des rapports entre animalité et humanité tout court¹⁰. La philosophie qu'on se fait par rapport à la place de l'homme dans la nature, en général, et son lien avec le monde animal, en particulier, dictera, en principe, la leçon qu'on serait, le cas échéant, prêt à recevoir des considérations éthologiques sur l'élimination des nouveaux nés. Loin de moi l'idée qu'il y a peu ou pas de différence fondamentale entre l'espèce humaine et les autres. Mais peut-on entériner l'écart théorisé comme infranchissable entre l'homme et l'animal par un certain cartésianisme et qui a été maintenu jusqu'à nos jours ou presque par la division du travail entre des scientifiques (matérialistes) et des philosophes (spiritualistes)¹¹? Le comportement animal

⁹ Pour les convergences et les divergences entre l'homme et l'animal voir What is an animal? édité by T. Ingold, London, Routledge, 1994 et (sous la direction de B. Cyrulnik, Si les lions pouvaient parler: essais sur la condition animale, Paris, Gallimard, 1998 et pour une approche historico-spéculative: E. de Fontenay, Le silence des bêtes: la philosophie à l'épreuve de l'animalité, Paris, Fayard, 1998.

¹⁰ Cf. notre « L'Autre animal » in L'Homme et l'Animal : une nouvelle alliance ? (édité par J. Duchesne et alii), Namur, PUN, 2002.

¹¹ Si le débat entre Ricoeur et Changeux est typique, on serait enclin à penser que si les spiritualistes sont prêts à revoir les termes même de la dichotomie classique entre corps/matière et âme/esprit, les matérialistes sont encore loin de pouvoir reconnaître l'irréductibilité de l'intentionnalité qui identifie l'individu humain.

ne doit peut-être pas nous inspirer directement, mais nous interpeller, sûrement. Jusqu'où, il n'est pas facile de le dire ou plutôt s'il est facile de le dire *a priori*, en fonction d'une métaphysique déductive, cette facilité ne jouit pas d'une plausibilité suffisante pour convaincre tout le monde, sans plus. Pour être plausible, une (pro)position philosophique doit prolonger, d'une certaine façon, le poids des phénomènes. Mais c'est évidemment le comportement humain dans toute sa diversité historique et actuelle, qui doit nous donner à penser le plus dans le domaine de l'infanticide.

Un petit mot, néanmoins, sur l'éventuelle existence d'un instinct moins que maternel non seulement chez des animaux supérieurs – tels que les lycéons – mais même chez des humaines. L'instinct parental (pour ne pas culpabiliser les seules femmes-mères !) qu'on conscientise exclusivement sous la forme normale, mais noble, d'un désir positif à l'égard des enfants nés ou à naître, pourrait selon certains psychanalystes se dédoubler chez tout le monde au niveau d'un « Ça » redoutablement ambigu, parce que parfois carrément hostile à la procréation et ses produits. L'amour maternel affiché (et que les intéressées se sentent obligées d'afficher) est contredit par la haine profonde du Ça à l'égard de tout ce qui est à naître¹². A l'instar de symptômes de toute maladie (Groddeck p.36), les signes désagréables de la grossesse (tels que des malaises) ne sont pas dû primordialement et encore moins exclusivement à des changements purement physiologiques : ils expriment le refus du Ça à supporter les coûts cachés incarnés par l'intrus. « Les nausées sont produites par la répugnance du Ça pour ce quelque chose qui s'est introduit dans l'organisme... les vomissements sont une tentative de s'en débarrasser... par conséquent, désir et ébauche d'avortement » (idem p.33). « Quand on fait prendre conscience à la mère de ce désir inconscient de voir mourir l'enfant » (idem p.34), ces symptômes disparaissent. Les accidents de parcours (tel que glisser ou soulever un poids) qui induisent un avortement spontané sont loin d'être de vrais accidents : « il n'y encore jamais eu de fausse couche qui n'ait été intentionnellement provoquée par le Ça » (idem p.39). Du côté masculin, non seulement le célibat, mais le fait d'avoir attrapé une maladie honteuse ou de devenir impuissant articulent le refus du Ça d'engendrer. L'infertilité féminine et la stérilité masculine, en dépit des volontés procréatrices manifestées sincèrement – jusqu'au recours coûteux, matériellement et moralement, à la Procréation Médicalement Assistée – expriment une intentionnalité infanticidaire, inconsciente, bien sûr, et donc échappant à toute moralité consciente, mais effective quand même.

N'étant pas absolument convaincu par la thèse de Groddeck, pour dire le moins, j'ajouterais un gentil petit mot de Kant sur le sujet. Kant n'est pas le plus lisible des philosophes et, de toute façon, même à supposer qu'on ait pu comprendre son dernier mot, celui-ci risque de ne représenter qu'un jalon

¹² Groddeck, *Le livre du « Ça »*, Paris, Gallimard (collection « Tel »), 1976.

sur un chemin qui a fait du chemin depuis. Il n'empêche, comme il arrive souvent à la lecture des classiques des Anciens voire des Pères de l'Eglise, qu'on tombe tout d'un coup, au milieu de passages obscurs, sur une perle rare, qui, même sortie de son contexte, vaut son pesant d'or. Prenez par exemple cette note de la Critique de la Raison Pure (Livre II (chpt 2 section IX paragraphe iii) de la Dialectique Transcendantale) que nous traduisons pour vous : « La vraie moralité des actions, leur mérite ou démérite, même quand il s'agit de notre propre comportement, nous est totalement inconnue. Nos jugements ne peuvent que porter sur leur caractère empirique. Personne ne peut découvrir (et donc déterminer avec une parfaite justice) ce qui dans nos actes est dû à notre libre arbitre, à la nature, à l'erreur involontaire ou à notre tempérament congénital. » Il y a beaucoup d'aridité abstraite et de rigidité rationaliste dans le catégorialisme costaud du Kaiser de Königsberg, mais il y avait aussi chez Kant une grande sympathie pour la condition humaine concrète et une sensibilité certaine pour l'empiriquement existentiel, qui ne sont pas toujours soulignés par ses commentateurs.

3. Préhistoires et histoires de l'infanticide

Pour ne pas remonter trop haut dans le passé - bien qu'il soit plus que probable que nos aïeux hominidés aient été infanticides - commençons avec Marco Polo, qui, de passage en Chine vers 1269, note comment l'empereur de l'époque, Tu-tsong, avait trouvé moyen de relever le défi lancé à la société par l'abandon annuel de 20.000 enfants par des mères (ou des familles?) trop pauvres pour les garder. Les sauvant d'une mort certaine, il les confiait à des riches en manque d'enfants ou à des institutions¹³. Jusque dans sa démesure, donc, le fléau ne date pas de nos jours. On parle de centaines, sinon de milliers d'enfants abandonnés par an dans les pays d'Europe avant le XIXe siècle. Mais de la froideur quantitative, passons à du chaud qualitatif.

A la fin des années cinquante, nous nous promenions souvent le weekend dans le quartier de Salambo, au nord de Tunis, l'actuelle capitale de

¹³ Travels, London, Dent, 1908 (1818 & 1854) p.274. Même s'il n'est pas tout à fait exact, le chiffre donne, sans doute, un ordre de magnitude. L'infanticide en Occident étant suffisamment connu, notamment par les travaux des historiens démographes (cf. ceux signalés dans les deux livres de M. Harris ainsi que dans Ph. Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, Paris, Seuil, 1973 p.15 ou E. Shorter, Naissance de la famille moderne, Paris, Seuil, 1975, pp.113-116) nous nous concentrons ici sur le phénomène chez les peuples dits "primitifs". Nous ne parlerons pas non plus de ce qui se passe en Asie et en Inde, surtout par les temps qui courent, mais où tout semble encore mis en œuvre - la haute technologie médicale incluse - pour que les familles puissent avoir le mâle auquel elles estiment avoir droit (cf. Soc.Sc & Med, May 1980, pp.107-110 pour les avortements de fœtus femelles en Inde - S.P. Johnson, néanmoins, trouve qu'il est absurde de parler d'infanticide sur une grande échelle pour la Chine moderne, World population and the United Nations, Cambridge, CUP, 1987, p.300).

la Tunisie. Coincé entre deux coquettes villas, aux superbes bougainvillées flamboyantes, se trouvait, entouré de petites stèles funéraires, un trou béant: ce qui restait du temple de Baal Hammon et de Tanit - divinités auxquelles les Phéniciens de Carthage sacrifiaient régulièrement des nouveaux nés (et même de préférence un premier-né)¹⁴. Il y avait une grande statue de bronze au bord de la fosse sacrée (*tophet*). Les parents, qui ne devaient ni pleurer ni gémir, présentaient la petite victime à un prêtre. Entouré de joueurs de flûte et de tambourin, ce dernier égorgeait le bébé selon un rite secret, le déposait dans les bras étendus de Baal Hammon, d'où la victime roulait dans le *tophet* incandescent.

Dans la culture phénicienne, répandue dans toute le bassin méditerranéen¹⁵ (des fosses similaires ont été trouvées ailleurs qu'en Tunisie – entre autres en Sicile et en Sardaigne) on offrait son enfant (en sacrifice) parce qu'on avait quelque chose de très important à demander à la divinité, soit sur le plan privé, soit pour la collectivité¹⁶. En cas de crise familiale – la stérilité par exemple - ou de calamité publique - une sécheresse ou un siège - on avait recours à ce genre de sacrifice propitiatoire. Paradoxalement, le motif personnel a pu souvent être celui de remercier la divinité d'avoir exaucé une demande de fertilité – les parents ou la mère promettaient de retourner à Hammon et surtout à Tanit, leur premier-né, espérant, bien sûr, qu'il aurait des successeurs – ce qui, comme dans le cas connu des adoptions ouvrant la voie à des grossesses naturelles, devait arriver assez souvent pour renforcer la croyance en question. Ultérieurement, il y aurait eu la possibilité de substituer une offrande animale en lieu et place de l'enfant, ou tout

¹⁴ A l'époque, la Tunisie ignorait tout, ou presque, du tourisme qui allait la "gâter" à partir des années 70. Ce temple de la mort est sans doute devenu depuis un haut lieu du tourisme. Etrange phénomène que l'usure démoralisante du temps. Nous nous extasions désormais devant l'argenterie des Grecs sans tenir compte des dizaines de milliers d'esclaves qui travaillaient dans les mines de l'époque. A juger par le nombre de frateries qui meublent la morne plaine, les morts de Waterloo n'interpelleront plus grand monde sur l'inutilité et l'horreur de la guerre. Visitera-t-on un jour Auschwitz en simple touriste? La violation des cimetières par des adolescents nous secoue comme sacrilège, mais le pillage des tombeaux par des archéologues aventuriers nous semble une simple profanation scientifique. Et les Indiens qui réclament les crânes de leurs ancêtres, entreposés dans le Smithsonian Museum, afin de leur offrir enfin une sépulture décente, sont loin de faire l'unanimité autour d'eux. On a néanmoins fini par rapatrier les restes d'une boschiman momifiée.

¹⁵ Il est question à plusieurs reprises dans la Bible de ces sacrifices d'enfants - condamnés par les prophètes, mais pratiqués par le peuple de Dieu – cf. dans La Bible de Jérusalem, Lv 18.21 ("Tu ne livreras pas de tes enfants à faire passer à Molek") ainsi que les renvois et notes correspondants.

¹⁶ J.G. Février, "Les sacrifices d'enfants", Archéologie vivante, 1, 2, 1968 pp.115-118. M. Eliade note que dans "tout l'Orient archaïque, les jeunes filles avaient l'habitude de passer une nuit dans le temple" pour concevoir un enfant de dieu - grâce à son représentant, le prêtre ou à un étranger de service. L'enfant ainsi conçu était rendu par le sacrifice à la divinité puisqu'il lui appartenait et parce que, sacrement de la fertilité cosmique, elle avait besoin de régénérer ses forces - Le mythe de l'éternel retour, Paris, Gallimard, 1949, p.162.

simplement de le consacrer à la divinité tout en le laissant en vie. Dans les deux cas - utilité publique ou intérêt individuel - et quoiqu'il en soit du bien fondé des motifs invoqués, nous sommes, évidemment, loin de l'avortement pour convenance personnelle.

4. De l'infanticide « infantilé » des Hommes de la Préhistoire

« Angloissés à l'idée que le soleil ou même les saisons pourraient un jour ne plus revenir, hypothéquant ainsi la vie sur terre, nos ancêtres lointains prenaient les devants en leur sacrifiant des vivants – des faibles surtout et donc aussi et parfois de préférence des enfants. Incapables de comprendre les rythmes naturels des phénomènes purement météorologiques, crédules et cruels, les hommes de la préhistoire se seraient adressés aux forces de la Nature sous forme de personnifications parfois poétiques, mais toujours puériles, en leur immolant des victimes innocentes. » C'est le genre de cliché qui traîne encore, non seulement dans les manuels de l'école primaire, mais aussi dans pas mal d'esprits, même intelligents. Cela doit nous faire non seulement problème scientifique – est-ce vraiment plausible de présenter la mentalité préhistorique de cette manière ? , mais aussi de la peine morale – est-ce décent de dénigrer ainsi des acteurs humains ? Nous reparlerons de l'infanticide en question. Mais essayons, dans un premier temps, de faire preuve d'une approche plus critique en nous attaquant à certains des mots clés de notre phrase stéréotypée. Car les idées qu'ils véhiculent ne sont pas seulement incorrectes, elles sont injustes, et donc immorales. Des Peaux Rouges ainsi que d'autres représentants des peuples « sauvages », victimes des jugements hâtifs des gens « civilisés », ont vécu jusqu'à nos jours et ont pu ainsi faire justice, après coup, à leurs aïeux injustement conspués. Mais le fait que l'homme des cavernes n'ait plus personne pour le défendre, nous donne-t-il le droit de dire tout et n'importe quoi à son propos ? Désormais, et heureusement, nous trouvons que respecter les choses de la Nature relève de l'éthique aussi bien que de l'esthétique, a fortiori faut-il moraliser notre (re)connaissance des acteurs de l'Histoire et de la Préhistoire. La responsabilité pour autrui qui, selon Lévinas du moins, m'identifie comme humain, est fondamentalement diachronique (toujours selon le même Lévinas) et ne connaît pas, en principe, de limites dans la durée. Certes, ma responsabilité matérielle pour le futur, comme d'ailleurs le poids de ma dette au passé, doit être modulée. Mais en matière de morale, il n'y a pas de dates limites. Les générations passées, aussi bien que celles à venir, ont droit à tout le respect que je puis raisonnablement leur donner. L'immoralité d'un phénomène ne va pas en diminuant avec l'espace : si un rallye automobile est aussi foncièrement immoral qu'une corrida, le réaliser au vu des riches sur les Champs d'Elysée pour épargner les susceptibilités des pauvres du Sahel,

ne modifie en rien son cachet éthique. De même, son éloignement dans le temps ne réduit pas la nature bonne ou mauvaise d'une réalité : au vu des coûts en termes humains, on devrait contempler les pyramides avec une horreur égale à celle qui ne peut qu'accompagner un visiteur d'Auschwitz. S'il est interdit de lire *Sein und Zeit* en faisant abstraction de l'implication délibérée de Heidegger dans le nazisme, on ne devrait pas pouvoir élucubrer innocemment sur la distinction faite par Platon entre la théorie et la pratique, sans penser au prix fort payé par des milliers d'esclaves de l'époque pour permettre à quelques nobles philosophes privilégiés de spéculer en toute tranquillité théorique. Caricature compréhensible mise à part, les mœurs de Cro-Magnon méritent toute notre considération.

« *Angoissés à l'idée* » : noter d'abord le biais intellectualiste plus ou moins implicite, mais primordial, des savants (allemands surtout) d'un XIXe siècle rationaliste dans son positivisme. L'ignorance superstitieuse, aussi bien des Neanderthals que des Primitifs, était contrastée avec le miracle de la science et de la raison grecque. Il a fallu le livre de Dodds¹⁷, publié après la Seconde Guerre mondiale, pour montrer que les Grecs n'avaient pas été massivement aussi rationnels que les rationalistes occidentaux, depuis la Renaissance, avaient pu et voulu le faire croire. De nos jours, des philosophes et des savants tentent de remettre la raison à sa juste place au sein de l'intentionnalité d'un « Je » concret, fait aussi d'inconscient, d'émotivité, d'imagination et de conscience. Il faut noter aussi que les archéologues n'étaient pas les seuls, à l'époque, à cibler surtout le conceptuel. Sans doute parce que peu d'entre eux avaient rencontré des « Primitifs » en chair et en os, les premiers anthropologues voulaient à tout prix savoir quelles notions les sauvages entretenaient à propos de Dieu, de l'âme et du monde. Or si nos ancêtres faisaient quelque chose à l'égard des réalités naturelles, ce n'était sûrement pas en spéculant sur les causes des choses à la manière d'un intellectuel ou d'un universitaire victorien. Ils devaient faire face aussi bien concrètement que conceptuellement ; ils avaient intérêt à comprendre par leur cœur en plus de par leur cerveau ; il leur fallait agir et réagir en acteurs engagés et pas uniquement regarder, de loin, en pur spectateur.

Ensuite, pourvu qu'on l'interprète en existentialiste phénoménologue et pas en psychologue amateur, le terme d'angoisse pourrait bien décrire, en partie, l'état d'âme de nos prédécesseurs lointains. Il n'est pas nécessaire de leur attribuer toute la complexité codée de la pensée d'un Heidegger ou d'un Freud quant au sentiment primordial d'*Angst*. Mais il serait peu crédible de postuler qu'ils vivaient dans une peur panique permanente face aux phénomènes naturels. Nos ancêtres en sortaient relativement bien du point de

¹⁷ E.R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1951 (traduit en français en 1965).

vue matériel. A la limite, il y aurait encore moins raison de les traiter d'attardés mentaux, que d'en faire autant à l'égard des Aborigènes et autres Bushmen contemporains, connus en dépit de leur misère apparente, pour une vision et une gestion du monde aussi riche que relax. Sans nier le fait que des manifestations météorologiques constituaient une source de préoccupations certaines, aussi bien théoriques que pratiques, il est plus que plausible que ces phénomènes leur avaient surtout donné à penser, au second degré, à l'énigme du destin humain. Il ne faut pas creuser beaucoup derrière un mythe solaire ou la manipulation rituelle destinée à (r)assurer le Retour Eternel¹⁸ des choses cosmiques, pour voir apparaître une interrogation profonde, de nature anthropologique, sur la vie et sur la mort. Certes, et malheureusement, il y a eu dérapages éthiques dans la Préhistoire : les raisonnements en question ont pu, à l'occasion, conduire jusqu'à des rites d'infanticide. Mais, *ad hominem*, on pourrait proposer que l'idéologie qui n'a jamais exigé mort d'homme, jette la première pierre ! Et surtout sans trouver ces aberrations ancestrales le moins du monde sympathiques, nous pourrions être amenés à « sym-pathiser » plus avec les gens qui les ont élaborés qu'avec des personnes qui pratiquent l'infanticide pour des raisons nettement plus personnelles et privées.

« *Personnifications puérides* » : en fait il s'agit tout simplement et foncièrement d'un recours tout à fait compréhensible d'un point de vue sociohistorique et sociologique, à des modèles de nature personnelle plutôt que naturelle. Plus à l'aise avec des choses qu'avec des hommes, il est normal que nous, en matérialistes mondialisés, nous traitions des phénomènes para-humains aussi bien en esprit qu'en pratique de la même manière que nous traitons les choses. Pour nous, depuis Pasteur, une maladie est due à un microbe¹⁹. Par contre, pour des peuples qui maîtrisent admirablement bien les rapports humains, mais qui se sentent plus démunis, confrontés à des réalités du monde, il est tout aussi naturel qu'ils agissent à l'égard de ces dernières comme ils s'y prennent entre eux. Pour eux une maladie est une personne : c'est-à-dire un être doué de suffisamment d'intelligence et de volonté, de personnalité pour tout dire, qui permet une négociation avec lui. Ainsi les ancêtres des Wabungu de la Tanzanie abordaient la Variole comme s'ils avaient affaire à une Personne et, en lui offrant un poulet imprégné par les varioleux, la priaient de s'en aller... vers le village voisin ! Il y a, par conséquence, toute la différence du monde entre quelqu'un qui projette sur ce qui dépasse l'ordre humain un minimum d'humanité, pour pouvoir le gérer comme il gère les siens, et quelqu'un qui, tout en sachant pertinemment bien que la Tamise n'est qu'un fleuve, en parle

¹⁸ Cf. M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1949.

¹⁹ B. Dujardin, « Le médecin des systèmes de santé : un extra-terrestre malgré lui ? », Oran, *Santé Publique et Sciences Sociales*, Editions Dar El Gharb et IRD éditions, Numéros 8 & 9, juin 2002, 17-36.

poétiquement comme «Old Father Thames». Quoiqu'on pense du raisonnement en question, il doit être clair qu'il ne s'agit aucunement d'une crédulité absolue, mais d'un choix relativement crédible. Pas plus que ne le sont les « Primitifs » d'aujourd'hui, les hommes de la préhistoire n'étaient de grands enfants, à l'imagination aussi fertile que puérile. Même si leurs raisons ne nous convainquent plus, ils raisonnaient de la même manière que nous et, à ce titre, ne méritent pas d'être traités de déraisonnables.

«*Nos ancêtres lointains*» : dans un premier temps, il s'agissait effectivement de **nos** ancêtres, de nos aïeux indo-européens. Car c'est d'eux qu'on possède le plus de matériel fiable, c'est sur eux que nos savants se sont le plus penchés. Mais depuis peu, il nous vient le soupçon qu'il pourrait s'agir de nos ancêtres humains tout court. Lévi-Strauss a pu montrer en général (et un Luc de Heusch pour le monde bantou en particulier) que des légendes ayant un semblant de base historique avaient, en fait, un fond météo-mythique. Par le fait d'être récité par tel ou tel type de narrateur dans telle ou telle circonstance et à telle ou telle période, les légendes contiennent des éléments proprement historiques – et peuvent faire allusion, à leur façon, à des acteurs ayant existé et surtout faire écho à des modes de production et de reproduction contemporains au narrateur. Mais ces légendes font aussi allusion, souvent à leur insu, à des mythes autrement plus métaphysiques. Comme pour les grandes familles linguistiques, on a aussi distingué plusieurs grandes aires de cultures mythiques : indo-européenne, amérindienne, océanique etc. Mais l'Homme le plus directement notre ancêtre étant apparu il y a à peine 30.000 ans, il est devenu plus crédible de croire à la naissance d'une langue, plutôt qu'à l'apparition indépendante de plusieurs²⁰. On peut se demander si il n'y aurait pas moyen un jour, d'établir, de manière sans doute très schématique et résiduelle, un fond mythique commun à notre humanité.

Et c'est ici que nous arrivons enfin au phénomène de l'infanticide. Un peu partout, et non seulement dans le monde indo-européen, il est question, mais de maintes manières, d'un raisonnement mythique et de sa ritualisation, que nous pouvons encore reconnaître chez nous sous une forme affaiblie, dans l'histoire de St George et du Dragon. Ces mythes font état d'une population qui se voit obligée de fournir à intervalles réguliers de jeunes victimes innocentes à un monstre qui les dévore. Surgit alors un héros qui maîtrise le monstre et sort les enfants de son ventre. Ce type de mythe n'est pas seulement indo-européen. Le nom même de la capitale du Burkina Faso, Ouagadougou, fait allusion à un serpent monstrueux (qui incarne la saison des pluies) à qui on sacrifie des humains, mais qu'un héros finit par mater.

²⁰ M. Ruhlen, *L'origine des langues. Sur les traces de la langue mère*, Paris, Belin, 1997, original en anglais en 1994, 288 pp.

Chronos chez les Grecs dévore ses enfants, mais finit par les vomir²¹. La mère dévorante est le titre qu'une spécialiste a consacré aux contes africains²². Qu'on pense au loup de l'histoire du Chaperon rouge, éventré par le bûcheron pour laisser sortir la grand-mère ou l'histoire du loup lesté de pierres par la maman chèvre pour remplacer ses chevreaux dans son ventre. Mais ce n'est pas tant le thème de l'avaleur et du sort qui lui est réservé qui nous intéresse, que le fait que tous ces mythes (devenus histoires pour enfants chez nous) pourraient remonter jusqu'à un fond et même un fait communs : à savoir la conviction, à un certain moment de l'évolution humaine, qu'il fallait faire quelque chose pour appuyer ou assurer la perpétuité des rythmes naturels, diurnes et saisonniers : ce quelque chose était le sacrifice d'une victime innocente, souvent une pucelle ou un enfant.

Un auteur ancien, Antoninus Liberalis, parle d'un renard mystérieux (animal solaire par excellence – qu'on pense au Renard Pâle des Dogons du Mali !) – à qui les Thébains se sentaient obligés « tous les trente jours » (donc tous les mois) de sacrifier un enfant en l'exposant à son bon plaisir²³. Intervient alors un héros, Kephalos et son chien tout aussi merveilleux que le renard. Zeus finit par mettre fin à la chasse des protagonistes qui s'éternisait, en pétrifiant le renard et en transformant le chien en constellation. Simple légende ? Peut-être. Mais il est possible d'y entendre l'écho d'un temps où nos ancêtres imaginaient qu'il fallait augmenter la puissance du soleil « en le nourrissant de chair humaine²⁴ ».

Tout ça, bien sûr, reste très spéculatif, mais fascinant et suggestif. De toute façon, le matériel est là et pose ce genre de question à notre curiosité herméneutique : une pléthore d'historiettes décousues ou un fond profond ? Si nous nous sommes livrés ici à cet exercice hasardeux, c'était simplement pour souligner la longue histoire de l'infanticide comme donnée brute. Mais aussi et surtout pour suggérer que ses raisons d'être, tout en ne jouissant pas d'une rationalité à toute épreuve, sont plus complexes et même à la limite plus compréhensibles qu'on aurait pu l'imaginer – d'où la nécessité, sur laquelle nous n'avons cessé d'insister, à savoir celle de fournir un effort permanent d'épaississement empirique, si on veut comprendre quoi que ce soit de façon approfondie.

²¹ Cf. J-P. Vernant, *L'univers, les dieux, et les hommes*, Paris, Seuil, 1999 pp.33 & 43.

²² D. Paulme, *La mère dévorante*, Paris, Gallimard, 1976.

²³ B. Sergent, *Celtes et Grecs : I : Le livre des héros*, Paris, Payot, 1999 p.35.

²⁴ Ibid. p.60.

5. De l'infanticide ... tous azimuts anthropologiques ...et si tout était une question d'imagination?

On a pu conclure, suite à des études sérieuses, que le cannibalisme était non seulement rare, mais tout simplement un produit de l'imagination. En effet, c'est presque toujours les autres, les peuples lointains, mais parfois voisins, qui sont dits cannibales ou imaginés s'adonner à cœur joie dans des banquets orgiaques de chair humaine. Mais il serait sans doute excessif de conclure qu'il n'y a jamais eu de véritables anthropophages. De même, si la qualité de l'information sur certaines philosophies et pratiques infanticides peut nous laisser sur notre faim scientifique, nous avons des raisons de ne pas reléguer le phénomène au domaine de l'imagination pure et simple.

Commençons par faire la part de l'Imaginaire en la matière. Ne donnons pas ici le sens profond que Castoriadis attribue à l'Imaginaire comme *fons et origo* de toute idéologie et institution²⁵, pensons plutôt, avec Durand²⁶, à un ensemble plus ou moins conscient de schémas, de symboles, de stéréotypes²⁷, qui structurent nos certitudes spontanées, qui informent nos projets primesautiers. Prenons l'exemple du thème de l'infanticide dans le folklore occidental. Parlant de l'Europe, mais ce qu'elle dit vaut mondialement²⁸, Yvonne Verdier note que nombre de contes font état d'un "cannibalisme infanticide des vieilles dans lequel on peut voir un dévoiement total de la fonction culinaire associée à la période féconde de la vie d'une femme"²⁹. On est tenté de dire, dans un premier temps, qu'il ne s'agit pas d'une affirmation de l'existence réelle d'ogresses, mais d'un simple contraste structurel, dévalorisant quand même, entre la mère poule, productrice d'enfants, cuisinés en son sein, et la vieille "sorcière", consommatrice d'enfants, cuits dans son four. Malheureusement, la réalité historique nous oblige à tenir compte, non seulement d'une imagination infantile, distinguant mal récit et réalité, mais de procès de sorcellerie où des vieilles femmes

²⁵ L'imaginaire dont C. Castoriadis parle "n'est pas image *de*. Il est création incessante et essentiellement *indéterminée* (social-historique et psychique) de figures/formes/images, à partir desquelles seulement il peut être question *de* "quelque chose" " (L'institution imaginaire de la société, Paris, Seuil, 1975, p.7).

²⁶ G. Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Dunod, 1984 (1969).

²⁷ En donnant à ce terme non pas le sens péjoratif habituel, mais le sens structurant qu'il a chez J-L. Dufays, Stéréotype et lecture, Liège, Mardaga, 1994.

²⁸ Pour l'Afrique, voir D. Paulme, La mère dévorante: essai sur la morphologie des contes africains, Paris, Gallimard, 1976.

²⁹ Y. Verdier, Façons de dire, façons de faire: la laveuse, la couturière, la cuisinière, Paris, Gallimard, 1979, p.320.

étaient accusées d'avoir effectivement eu un commerce sexuel avec le diable et d'avoir payé le prix de leur pacte diabolique par la vie de nouveaux nés³⁰.

En parlant, donc, de l'infanticide dans l'"imaginaire", on ne dit pas qu'il s'agit d'une "pure invention de l'imagination"! Et pourtant, certains auteurs, face au caractère grotesque de certaines accusations d'infanticide, confirmées souvent par les incriminé(e)s, leur trouvent peu, sinon aucun fondement crédible. Pensons aux premiers Chrétiens qui se sont vus accusés d'avoir organisé des orgies de cannibalisme rituel dans les catacombes, le mets principal étant de petits enfants. Les écrivains chrétiens ridiculisaient ces accusations. Mais, par un triste paradoxe, une fois sortis des marges sectaires de la société et gagné le pignon ecclésial sur les rues de la société civile, ils se sont mis eux-mêmes à incriminer les Juifs et les sorciers des mêmes méfaits. On n'est pas étonné, par conséquent, de trouver que des érudits comme Cohn qui ont étudié le phénomène (en le comparant avec des parallèles africains), concluent que cet infanticide-là se passait uniquement dans la tête des gens - non seulement des accusateurs, mais aussi des accusé(e)s³¹. En effet, en lisant Parrinder, qui fait état de sorcières européennes se confessant d'avoir tué et mangé des dizaines et parfois des centaines d'enfants, le lecteur reste rêveur³² ! Cela n'est guère plus crédible que ce qui se passe de nos jours en Afrique où des gens se confessent aussi de

³⁰ Ibid p.372 - l'onguent des sorcières aurait été fait avec la graisse des petites victimes. Introduit dans le vagin par un instrument phallique (le fameux balai de notre tradition occidentale) cet onguent, mélangé de drogues, aurait pu, paraît-il, à l'instar d'autre matériel hallucinogène, donner l'impression d'un vol ascensionnel (du genre expérimenté par les shamans). Ce n'est pas le lieu de nous étendre ici sur l'infanticide et la sorcellerie. Notons quand même qu'en Afrique, il est souvent question, lors de l'épreuve initiatique qui introduit quelqu'un dans le cénacle des sorciers, d'un festin anthropophagique dont les mets seraient faits d'offrandes-victimes puisées dans la proche parenté, nouveaux-nés inclus. Terrible et tragique imaginaire qui ajoute à la peine maternelle (ou parentale tout court) associée à une mortalité infantile naturellement impressionnante, celle gratuite du soupçon de sorcellerie meurtrière - soupçon intériorisé par les pauvres mamans elles-mêmes, qui, n'ayant pas accès à des cadres explicatifs alternatifs, commencent à douter de leurs propres sentiments maternels (pour ne pas parler des déchirements sociaux que ce genre de croyance introduit dans des lignages, car, au mieux, ces femmes infanticides sont renvoyées chez elles, stigmatisées, traumatisées à vie, au pire, elles sont éliminées). Des femmes ivoiriennes, se prenant pour des hommes et faisant obstacle au cours objectif de l'accouplement, confessent spontanément d'avoir rendu des amies et des parentes stériles en leur "faisant l'amour avec "une pine diabolique"." Manger la matrice n'est pas à proprement parler de l'infanticide, mais dans l'esprit de ces sorcières auto-proclamées, cela revient au même. M. Augé, "Les métamorphoses du vampire: d'une société de consommation à l'autre", in "Destins du cannibalisme", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 6, 1972 p.131.

³¹ N. Cohn, *Europe's inner demons*, St Albans, Paladin, 1976 - il ne nie pas qu'il y ait pu y avoir des cas d'anthropophagie ciblés sur des enfants, ni l'existence de mise à mort d'enfants dans un but rituel - ce qu'il conteste c'est que ce genre de pratiques, de toute façon exceptionnelles, ait pu être effectivement derrière la persécution des Juifs ou le massacre des sorcières (p.7 – cf. dans l'index la bonne vingtaine de références au "cannibalism" et "cannibalistic infanticide").

³² G. Parrinder, *Witchcraft: European and African*, London, Faber & Faber, 1958, pp.51-53 - (et la douzaine de références dans l'index à "children, killing").

crimes d'infanticide, mâtinés d'anthropophagie massive³³. Ces confessions africaines étant beaucoup plus spontanées que celles obtenues sous la Question de l'Inquisition, sont moins suspectes, mais en même temps semblent tout aussi fantaisistes, puisque les victimes supposées peuvent être visitées, bien vivantes, au village!

Il faut donc faire, et sans doute très largement, la part des choses. Le peu de réalité derrière le phénomène des rumeurs et des confessions a été démontré par pas mal de sociologues et d'historiens. Prendre leurs équivalents à la lettre dans le domaine de l'infanticide serait faire preuve de peu d'esprit critique. Il faut se montrer circonspect quant à la dimension empirique des infanticides rapportés par l'opinion courante. Néanmoins, il serait exagéré de nier qu'il y ait jamais eu des mises à mort d'enfants pour des motifs autres que ceux du meurtre pur et simple et qu'on pourrait appeler, faute d'un mot plus adéquat, "magiques"³⁴.

Qui vit ou qui a vécu en Afrique ne peut ne pas avoir entendu parler de ces cas qui prennent parfois des proportions épidémiques. J'étais au Nigeria, à Ibadan, au moment où, en 1972, on changeait la monnaie, le naira, du système anglais au système décimal. L'économie "informelle" était massivement entre les mains des "mamans" du marché, illettrées pour la plupart, mais souvent immensément riches. Il y a eu pas mal de disparitions d'enfants en bas âge, dus, m'a-t-on assuré, au besoin de ces femmes de se protéger d'avance contre d'éventuelles pertes occasionnées par le changement en question. Le 03.07.1988 la BBC annonce que 8 personnes (dont une commerçante qui voulait éviter la banqueroute) ont été pendues au Swaziland pour avoir participé au meurtre rituel d'une petite fille de deux ans et demi - ses organes génitaux étant visés. Au Sénégal, tout le monde parlait en 1984 du douanier de l'aéroport qui, trop zélé ou pas suffisamment averti des us et coutumes en la matière, ayant ouvert la valise d'un des deux plus grands capitalistes du pays, marabout renommé, s'est trouvé nez à nez avec le

³³ C'est le cas notamment des fidèles et des clients du prophète ivoirien, Atcho de Bregbo - cf. M. Augé "Les métamorphoses du vampire: d'une société de consommation à l'autre" in "Destins du cannibalisme", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 6, 1972, ainsi que le livre collectif consacré à Atcho: *Prophétisme et thérapeutique : Albert Atcho et la communauté de Bregbo*, Paris, Hermann, 1975. Pour un cas détaillé cf. J.R. Crawford, *Witchcraft and Sorcery in Rhodesia*, Oxford, OUP, 1967, pp.45-49.

³⁴ J'en ai étudié moi-même dans "Mazombwe: l'homme-lion" *Cahiers du CIDEP*, n° 2, 1989. B. Holas cite en long et en large le procès d'une affaire de meurtre rituel pratiqué sur une jeune fille en Côte d'Ivoire vers la fin de l'année 1967 (*Traditions Krou*, Paris, Fernand Nathan, 1980 p.309 et la note 304 de plusieurs pages). Il existe une tradition en Asie du Sud-Est continentale où des fœtus ou des enfants sont prélevés et conservés dans un état momifié afin de servir d'intermédiaire avec le monde du savoir et du pouvoir occultes (Ph. Collet, Correspondance : A propos des homoncules. A la suite des articles de J. F. Bonnet, « Contribution à l'ethnologie du fœtus », *Bull. Ethnoméd.*, 1986, 37 : 91-98 et de P. Ben Hamida, « Contribution à l'ethnologie du fœtus », *Bull. Ethnoméd.*, 1987, 39, 181-190, in : *Lettre Bull. Ethnoméd.*, 1988, 1, 4^{ème} trimestre, 27).

cadavre d'un enfant. "Pas moyen de s'enrichir" disait mon chauffeur³⁵ "sans faire couler du sang." Le Soleil, un grand quotidien sénégalais, faisait état le 20.12.1982 de trois cas d'infanticide suspects. Au Zimbabwe, quand le bus d'un commerçant bien connu écrasa un petit enfant, peu d'indigènes y ont vu un simple accident: la mort de l'enfant faisait partie des recettes rituelles à la base de la réussite dans les affaires du "business man" en question³⁶. Au Mexique, des paysans qui vont manger en ville, reviennent chez eux convaincu qu'on leur a servi des morceaux choisis de cadavres d'enfants³⁷. En Haïti, suite à quelques procès retentissants, "les paysans sont hantés par la crainte des sorciers, qu'ils se représentent sous les traits de cannibales avides du sang de leurs enfants³⁸. On pourrait ranger aussi sous la rubrique "imaginaire" les infanticides dus à la cruauté capricieuse de certains chefs. Samori, grand guerrier de la fin du siècle passé en Afrique de l'Ouest, aurait ainsi éventré une femme enceinte uniquement pour satisfaire la curiosité de son épouse favorite... qu'il a d'ailleurs ensuite trucidée!³⁹ A la limite, d'un

³⁵ Sans jalousie admirative, mais avec beaucoup moins de cynisme réprobateur que je ne l'aurais souhaité! "On n'a jamais rien pour rien", dit-on, ou encore "tout est donnant donnant", surtout quand il s'agit de négocier avec des esprits. Paradoxalement, c'est L'esprit du don (titre du beau livre de J.T. Godbout et A. Caillié, Paris, La Découverte, 1992) qui semble avoir motivé l'infanticide sacrificiel aux yeux des acteurs eux-mêmes. Un vieux lapon parle des sacrifices d'enfant (et même le don d'enfants au diable) pour la réussite cynégétique (ou d'autres formes de succès plus intéressés) comme allant de soi autrefois - J. Turi, Récit de la vie des Lapons, Paris, Maspero, 1974, pp.159, 185, 190.

³⁶ P. Fry, Spirits of protest: spirit mediums and the articulation of consensus amongst the Zezuru of Southern Rhodesia (Zimbabwe), Cambridge, CUP, 1976, p.24. On sait que le coût de l'entrée dans un sabbat de sorciers, était souvent un enfant nouveau-né. Ce prix pouvait aussi être payé par un chasseur qui voulait négocier un supplément de gibier avec l'Esprit-Gardien des troupeaux sauvages - la harde étant régénérée à partir du nombre équivalent d'âmes d'enfant ainsi engagées (J. Girard, Genèse du pouvoir charismatique en Basse Casamance (Sénégal), Dakar, IFAN, 1969, p.304). Les rumeurs de rapt d'enfants provoquaient non seulement une peur panique autrefois, mais même des émeutes. On croyait, par exemple, que "pour soigner un petit prince malade, il (fallait) sacrifier un enfant bien portant et provoquer ainsi un transfert de santé" (J. Delumeau, La peur en Occident, Paris, Fayard, 1978 pp.226-227 - comment ne pas penser actuellement aux projets de fabriquer des fœtus à usage thérapeutique ou aux rumeurs d'enlèvement d'enfants retrouvés plus tard, mais minus un rein - j'ai même eu ouï-dire d'un cas dans ma ville natale de Preston, pour ne pas parler du trafic d'organes en provenance du Tiers Monde. A quand une moralité de la rumeur - des études sociologiques et historiques sur le phénomène ne manquent pas (cf. E. Morin, La rumeur d'Orléans, Paris, Seuil, 1969). (Il n'empêche que Time 20.02.1995 p.27 fait état de pauvres adultes indiens à qui on avait enlevé un rein à leur insu, pour un trafic d'organes vers l'Arabie... il n'y a jamais de fumée sans feu!)

³⁷ G.M. Forster & B.G. Anderson, Medical Anthropology, London, John Wiley & Sons, 1978 p.269.

³⁸ A. Métraux, Le vaudou haïtien, Paris, Gallimard, 1968 (1958), p.44 - qui cite le cas notoire de 1863 où huit personnes furent condamnées à mort pour s'être livrées à des actes de cannibalisme rituel sur un enfant.

³⁹ C. Béart, Recherches des éléments d'une sociologie des Peuples Africains à partir de leurs jeux, Paris, Présence Africaine, 1960, p.50 n.l. Ch. Liebrechts, (Souvenirs d'Afrique: Congo: Léopoldville, Bolobo, Equateur (1883-1889), Bruxelles, J. Lebègue & Cie, 1909, p83) raconte aussi comme un chef congolais, "afin de ne pas être privé" des faveurs sexuelles de sa favorite

certain point de vue, peu importe le nombre ou la nature des infanticides "réels", quand comptent non seulement les infanticides de l'imaginaire, mais surtout les infanticides imaginés!

6. L'infanticide rituel

Et puisque nous sommes partis du côté de la "magie", parlons un peu de l'infanticide rituel. "Les exemples de meurtre régulier et obligatoire des premiers-nés et, à plus forte raison, du sacrifice des premiers-nés étant, de l'avis d'un spécialiste, fort rares chez les primitifs,⁴⁰" nous examinerons le phénomène chez les peuples pasteurs et surtout via le cas d'espèce constitué par le fameux sacrifice d'Abraham. Ce qui nous intéresse n'est pas le ou plutôt les sens que les auteurs bibliques ou les commentateurs juifs, chrétiens et musulmans ont pu donner à l'épisode narré dans Gn 22.1-19 et la sourate 14 du Coran⁴¹. Car ce récit reprend un matériel pré-biblique propre au mode de production du pastoralisme transhumant. Les difficultés écologiques liées à ce genre de vie exigeaient un contrôle démographique draconien, tant du groupe humain, que du cheptel animal⁴². Selon Le Pichon,⁴³ dont l'interprétation nous a séduit, le sacrifice du premier-né, caractéristique de ces

"pendant la période d'allaitement, fit immoler l'enfant". Sermonné, le chef, qui avait de toute façon déjà 35 enfants, "se retrancha derrière la manifestation des esprits qui avaient révélé que le malheur s'abattra sur la tribu si l'enfant n'était pas sacrifié". Il y a eu, évidemment, des massacres d'innocents bien réels par des tyrans qui, comme des lions, voulaient s'assurer du triomphe de leur propre descendance.

⁴⁰ Il s'agit du R.P. J. Henninger s.v.d. (cité par J.G. Février art.cit. p.115) ethnologue et sémitisant de renom.

⁴¹ Sur le sacrifice d'Abraham dans la tradition islamique cf. Mahomet, M. Gaudetroy-Demombynes, Paris, Albin Michel, 1957, pp.346-355.

⁴² Les peuples pasteurs semblent avoir été particulièrement conscients de l'enjeu malthusien, car ils se sont efforcés d'ajuster la taille de la population humaine aux ressources animalières dont ils dépendaient parfois exclusivement. Là où les agriculteurs attachent un grand prix à la force reproductive de leurs femmes, les pasteurs tendent à se servir de leurs femmes pour renforcer leurs chances productives. Chez les Hima de l'Uganda, par exemple, afin de créer et de maintenir une unité de travail suffisante, les vieux ne prenaient pas une seconde épouse, mais s'arrangent pour que leurs fils se marient jeunes, réduisant ainsi le nombre de maisonnées indépendantes, productrices d'enfants. Les vieux avaient le droit d'accès sexuel aux épouses en question qui, en outre, en rendant des services sexuels à d'autres, servaient aussi à inféoder des bras (et le bétail attendant) aux campements des aînés. (Y. Elam, The social and sexual roles of Hima women: a study of nomadic cattle breeders in Nyabushozi county, Ankole, Uganda, Manchester, MUP, 1973.)

⁴³ A. Le Pichon, Le troupeau des songes: le sacrifice du fils et l'enfant prophète dans les traditions des Peuls du Fouladou, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1990 et Le regard inégal, Paris, J-C. Lattès, 1991 ch. VI "Qui a armé le bras d'Abraham?". L'auteur souligne que ce passage du nomadisme à la sédentarité s'accompagne d'un changement de "dieux": du dieu des pasteurs qui a armé le bras d'Abraham pour limiter les naissances, au dieu d'Israël qui promet de rendre sa postérité comme la poussière de la terre.

peuples, répondrait à cette exigence éco-systémique. Le récit biblique représenterait sous forme d'un raccourci saisissant, la transition d'un mode de production transhumant à un mode de production sédentarisée. Ce dernier, au contraire du premier, demandait autant de bras que possible. Abraham, symbolisant dans sa personne⁴⁴ le passage du pastoralisme à l'agriculture, s'apprêtait, encore pasteur, à sacrifier, suivant la coutume pastorale, son premier-né, quand Dieu et/ou le Destin qui allait le faire devenir agriculteur lui, interdit le sacrifice, car, désormais, non seulement il peut se permettre, mais il doit même s'efforcer d'avoir autant de fils que possible.

7. Un tour d'horizon de l'infanticide dans « l'ethnographic present »⁴⁵

Mais il est temps, enfin, de détailler quelques cas de philosophies et de pratiques infanticides plus ou moins contemporaines. Et, d'abord, tout en reconnaissant que cela ne représente pas grand chose, il y a ce que j'en sais moi-même à partir de ce que m'ont dit mes "informateurs" Konongo, ou ce que j'ai pu deviner à partir de mes observations de terrain. Tout de suite, une considération "systémique" s'impose. Ce genre de matériel de terrain, pour être bien compris, mérite une large contextualisation. L'infanticide fait partie intégrante d'un ensemble de convictions intellectuelles (nous évitons le mot piégé de "croyances"⁴⁶), de comportements concrets et de cérémonies ancestrales qui le débordent de tous côtés tout en lui donnant, non pas tant sa couleur locale, que sa signification même. L'idée qu'on se faisait des processus procréatifs, le sort qu'on réservait socio-économiquement aux enfants, ce qu'on imaginait advenir à la mort - le phénomène de l'infanticide participe à tout cela, mieux: à ce Tout-là. Sans vouloir insinuer que ce dernier date, inchangé, depuis la nuit des temps, c'est un fait, qu'en règle générale, il ne faisait pas problème tant qu'une culture tournait en rond au-dedans de son propre Imaginaire ou, en position hégémonique, ne pouvait

⁴⁴ Cela n'a guère plus de sens de se demander si Abraham était un personnage historique, que de penser à Adam comme à un individu. Tous les deux re-présentent, sous le forme d'un modèle personnel typique de la mentalité "primitive", des phénomènes historiques tout aussi "réels" que l'existence de tel ou tel individu. Il y a quelque chose dans la pensée symbolique comme un "singulier collectif" ou un "universel concret".

⁴⁵ Pour une discussion critique de ce faire semblant de l'ethnologue d'écrire dans le temps présent, cf notre "Du temps qu'on fête au temps qu'on fait" in : Le temps et la démographie, édité par E. Vilquin, Paris, Louvain, L'Harmattan, Academia, 1994, pp.167-192.

⁴⁶ La plupart de langues africaines, non seulement ne disposent pas de mot pour dire "religion", mais n'ont même pas des termes pour opposer "savoir" à "croire". Ce qui fait de La Pensée Sauvage (comme l'avait bien vu Lévi-Strauss) une pensée encore plus scientiste que la nôtre, puisque tout, même le singulier, est susceptible d'être su.

guère se laisser interpellé sur son fond identitaire propre, par des cultures subalternes.

C'est précisément au début des contacts culturels, avant que les acteurs ne se braquent ou commencent à éprouver des sentiments moins spontanés, qu'on saisit mieux ce qui, moralement, allait de soi ou, au contraire, était non seulement mal vu, mais vu comme mal. Ainsi, le 13.01.1885, un missionnaire Père Blanc, note dans le journal de la poste de Kipalapala qui venait d'être ouvert à proximité du palais de Sike, grand chef d'Unyanyembe au cœur de la Tanzanie, qu'un des employés de la mission, un certain Ibrahim, est venu "tout consterné" raconter sa dernière mésaventure. "Sa femme (plutôt une esclave de Sike qu'il a prise avec le consentement de celui-ci) lui avait donné un enfant cette nuit. Le pauvre petit était mort en naissant⁴⁷. Sa mère l'avait enfanté les jambes en avant. Grosse affaire pour les Wanyanyembe. Le malchanceux Ibrahim en est quitte pour une somme équivalente: 2 *diora* de *satini* (c'est-à-dire 2 mesures d'étoffes importées), amende à payer au *mtemi* (le chef), au *myame* (sa mère?), paiement des sages-femmes, *pombe* (bière locale) à porter au *kuikuru* (la cour royale)..." A Bukumbi, une mission sur le lac Mwanza (Victoria), un enfant qui naissait ainsi, était étranglé et/ou jeté dans le lac. Le même sort était réservé au bébé dont les dents d'en haut perçaient avant celles d'en bas. Les deux étaient dits *basevou* "chauds"⁴⁸, capables de brûler leurs frères et leurs sœurs, leurs maris ou leurs époux si on les laissait vivre. "Cependant certains parents ne se soumettent pas à ce barbare usage" (15.02.1887 - annotation intéressante - les gens ne se laissaient pas toujours faire par la coutume, mais combien étaient-ils à pouvoir le faire?). A Tabora, carrefour des caravanes et centre commercial à quelques kilomètres de Kipalapala, les parents d'un *kasindye* (le terme local qu'on donnait à ce type d'enfant) ne pouvaient pas couper leurs cheveux avant d'avoir payé 10 chèvres au chef dont le tambour était placé devant leur porte... comme aide-mémoire! Le père supérieur de la mission, averti, vient coiffer les victimes (08.07.1903). Le chef, furibond, menace de faire esclave tous ceux qui ont recours au clerc-coiffeur qui, fort de l'appui du pouvoir allemand⁴⁹, continue sa carrière. La menace n'était pas du bluff :

⁴⁷ Il y a raison de croire que l'enfant avait été éliminé car ce genre de naissance anormale aux yeux des indigènes représentait un grand danger pour l'ordre public.

⁴⁸ Sur cette chaleur dangereuse cf. Fr. Héritier, *Masculin/Féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 – index « enfant ».

⁴⁹ Les Pères de la mission d'Itaga à quelques kilomètres au sud de Tabora, venant à savoir que le chef exigeait de 30 à 40 rupias des parents d'enfants nés anormalement, informent le juge allemand qui écrit à la capitale, Dar-es-Salaam, pour qu'on arrête ce genre de coutume injuste et immorale. Un vieux chef, Katenga, qui avait régné, tout jeune, à l'époque allemande, me disait que l'amende pour des jumeaux était de 10 shilling et 15 pour les *kasindye* (sans doute encore pendant le protectorat anglais). Il ne parlait que de la coutume (*kawaida tu*) comme explication - réponse d'ailleurs classique et habituelle à la plupart de mes demandes! La valorisation contrastée, ainsi que le lien entre jumeaux et les enfants nés les pieds d'abord, pourraient être plus profonds que leur simple appartenance à la catégorie générale d'"anomalité". Selon Lévi-

une femme ayant accouché d'un *kasindyé* lors de son passage dans l'Ugalla, se voit retenue comme esclave à vendre par le chef du cru (journal de la mission d'Urwira 05.12.1922). Ce n'est pas seulement le missionnaire étranger qui réagit contre les coutumes ancestrales jugées trop onéreuses ou carrément immorales. Pas mal de nouveaux mouvements religieux exigent une rupture radicale avec le passé païen y inclus "l'avortement et l'infanticide", préconisant une parenté responsable, mais sans limite de naissances⁵⁰.

Toutes ces missions étaient établies parmi le groupe des Wanyamwezi auquel "mes" Wakonongo appartenaient. Les vieux et les vieilles m'ont confirmé ces histoires de *kasindyé*, mais comme relevant, désormais, de l'histoire⁵¹, comme d'ailleurs le traitement réservé aux jumeaux et à leurs parents. N'entrons pas plus loin dans les détails, retenons quelques aspects intéressants⁵². Les parents, tout en devant éprouver de la honte (*aibu*) pouvaient donner libre cour à des obscénités verbales et gestuelles. Ils (et surtout elles) faisaient partie de "danses" (*ngoma*) c'est-à-dire de véritables

Strauss, il y aurait un lien symbolico-structurel entre gémellité, présentation par les pieds et les enfants au bec-à-lièvre (cf. référence infra, note 53). D'autres voient plus prosaïquement dans la présentation par les pieds une simple inversion et donc une aversion sociale - P. Menget, "Temps de naître, temps d'être: la couvade" in : *La fonction symbolique*, (édité par M. Izard et P. Smith) Paris, Gallimard, 1979, p.263. C'est un fait que dans la partie de la Tanzanie qui nous concerne, les jumeaux (*mapasa*) et les bébés se présentant les pieds d'abord (*kasindie*) étaient intimement associés - même au niveau obstétrique, car les sages-femmes (associées en confrérie) devaient absolument intervenir lors de leur naissance. Les coûts de ces soins péri- et postnataux pouvaient amener certains parents pauvres à mettre des jumeaux à mort (F-G. Carnochan & H-C. Adamson, *L'empire des serpents*, Paris, Stock, 1938, p.187). Parfois les sages femmes géraient de véritables "maternités" - d'où les hommes étaient exclus et par conséquent ignoraient le pouvoir de vie et de mort que ces matrones exerçaient, le cas échéant - la mère ne pouvant rien laisser filtrer si elle voulait survivre elle-même (c'est le cas des Diola de la Casamance cf L.V. Thomas, *Les Diola*, vol II, Dakar, IFAN, 1959, p.270-271). (Pour d'autres références à cet acharnement contre les présentations par les pieds cf L. de Heusch, *Rois nés d'un coeur de vache*, Paris, Gallimard, 1982, pp.402 & 407 - chez les Venda de l'Afrique du Sud, ces enfants "n'étant pas cuits" (le feu étant le symbole du pouvoir procréateur de la femme) sont ensevelis dans des pots près d'un cours d'eau pour empêcher que la sécheresse ne sévisse². "*Children whose teeth appear irregularly... were killed in the old days*," J.D. & E.J. Krige, "The Lovedu of the Transvaal", *African Worlds*, (edited by D. Forde), London, OUP, 1954, p.70.

⁵⁰ P. Lawrence, *Le culte du cargo*, Paris, Fayard, 1974 (1964 pour l'original anglais) p.176.

⁵¹ Qui comportait d'ailleurs (comme partout dans cette région de l'Afrique) l'ensevelissement d'un couple de jeunes enfants vivants - souvent des esclaves - lors des funérailles des chefs. Ce genre de pratique m'a inspiré d'ailleurs l'hypothèse que les coutumes ancestrales n'étaient pas pour rien dans le sous-peuplement de l'Afrique (cf. Notes et Documents du CIDEP "Pratiques ancestrales et le sous-peuplement de l'Afrique").

⁵² Le premier, d'ailleurs, et que dans ma candeur initiale je partageais avec pas mal d'autres observateurs*, fut mon étonnement devant l'absence d'handicapés, tant physiques que mentaux... jusqu'à ce que j'aie compris qu'un tri sérieux s'opérait dès la naissance (*cf A. M. Vergiat, *Mœurs et coutumes des Manjas*, Paris, Payot, 1937, p.175 ainsi que la thèse citée à la note 49).

associations (in)volontaires⁵³. Les jumeaux eux-mêmes (et les autres enfants de naissance anormale) étaient assimilés linguistiquement au pouvoir des chefs... et des sorciers. Une fois l'amende payée, les jumeaux étaient levés au ciel par le chef qui leur demandait de ne pas faire de tort aux vivants et demandait pour eux une santé qui les rendrait "capables de casser les arbres comme les éléphants".

Que les Wakonongo et d'autres aient pratiqué massivement l'infanticide⁵⁴ en cas de naissances extraordinaires, peu importe, ce qui compte c'est sa justification sous-jacente: celle d'un ordre (tant culturel que naturel) qui doit faire face au désordre⁵⁵ incarné par l'a-normal, assez logiquement, soit en l'éliminant, soit en essayant d'en tirer profit.

Toujours en Tanzanie, mais cette fois au Nord, sur les pentes du Mont Kilimandjaro, vivent les Chaga, un peuple de cultivateurs remarquable en raison de leur système d'irrigation élémentaire, mais efficace, et surtout de leur capacité à tenir tête commercialement aux colons dans la culture du thé. Brèves, ces dernières remarques ne sont pas gratuites. Car il faudrait, en principe socio-logique et systémique, essayer de relier, afin de mieux le comprendre sinon de l'expliquer, le phénomène de l'infanticide, sa présence ou son absence, ses modalités, les discours et les rites qui l'accompagnent etc., à d'autres facteurs du cru socio-culturel, ainsi qu'à leur agencement d'ensemble⁵⁶.

⁵³ A l'instar, sans doute, de ce qui se passait au Congo - cf B. Tanghe, Le culte du serpent chez les Ngbandi, Bruges, Gruuthuuse, 1926. En fait, et pour compliquer les choses, ce peuple zaïrois pense que les enfants anormaux sont les survivants d'une lutte anthropophage interutérine. Ils auraient mangé leur jumeau avant de naître, venant au monde avec des traits en trop - d'où leurs anormalités apparentes. Il y aurait, en plus des adultes, des enfants infanticides (p.74)! D'autres peuples aussi parlent d'une lutte - parfois à mort - des enfants dans le sein de leur mère pour l'honneur de venir au monde seul ou en premier - ce qui pourrait être le cas du *kasindie* qui aurait choisi la voie la plus rapide et la plus courte de sortir du ventre maternel.

⁵⁴ Un vieux m'a raconté le seul cas d'anthropophagie qu'il ait connu - et le seul qui m'est connu aussi - mais comme dû à un dérapage criminel suite à une beuverie épique d'hydromel (*kangala*).

⁵⁵ C. Lévi-Strauss remarque que dans un canton du Pérou, à la fin du seizième siècle, quand il gelait, on blâmait les habitants qui étaient nés par les pieds, qui avaient des becs-de-lièvre ainsi que les jumeaux - tous étaient tenus de faire pénitence, de jeûner, d'observer la continence sexuelle et de confesser leurs péchés; l'infanticide qui mène à la métaphysique pour le philosophe, matérialise la météorologie pour le paysan! (cf. "Une préfiguration anatomique de la gémeité", in Systèmes de signes: textes réunis en hommage à Germaine Dieterlen, Paris, Hermann, 1978 p. 369 pour le lien entre gémeité et présentation par les pieds, il renvoie au livre de N. Belmont, Les signes de la naissance, Paris, Plon, 1971 - la pensée traditionnelle a pu "assimiler la présentation par les pieds à un coït inversé: l'enfant ainsi né sort du corps de la mère dans la même position où le pénis l'avait pénétré" p.373).

⁵⁶ Je pense surtout à l'intégration des parties dans des "touts" spécifiques - en l'occurrence l'articulation de l'infanticide avec des structures d'autorité familiales et politiques. Mais on a pu le faire transculturellement sur une grande échelle. G.P. Murdock, par exemple, à partir des données sur 139 sociétés, a essayé de trouver des corrélations statistiquement significatives entre l'attribution de la maladie à une agression de la part d'un esprit et d'autres traits comme posséder

Notons aussi, tant que nous sommes à parler de méthodes, que mes renseignements sur les Chaga viennent principalement d'un livre consacré à l'enfance - Chaga Childhood, Oxford, OUP, 1967 (1940) - écrit par un missionnaire protestant, O.F. Raum, appartenant à un "petit" lignage d'ethnographes évangélistes, réduit en taille, mais redoutable par la quantité et la qualité de leurs publications sur leur peuple choisi. Dans tout ce matériel, même celui ciblé sur l'enfance, il n'y a qu'une douzaine de pages sur l'infanticide. C'est vrai qu'on a vite fait de camper l'essentiel dans ce champ. Mais il est vrai aussi que ce n'était pas la principale préoccupation des chercheurs en question - des chercheuses à l'époque étant encore plus rares qu'aujourd'hui. Il y a même des monographies sur l'enfance africaine où cette question n'est même pas abordée⁵⁷ du tout - peut-être parce que les ethnies étudiées ignoraient ces pratiques, mais aussi parce que les auteurs n'ont pas pu ou voulu en parler? Tout ceci, dit uniquement pour souligner qu'il ne faut pas prendre les sources ethnographiques telles quelles, mais qu'il faut se poser pas mal de questions à leur égard, non pas tant du côté des données recueillies que du côté à la fois de leur emballage théorique terminal et de leur captage initial. Personne n'écrit de nulle part ou pour rien. C'est l'évidence même - même si on éprouve du mal à en rendre compte pour soi-même.

Le sexe du nouveau-né et même le fait que le premier né ait été un garçon, sans être décisif, compte pour les Chaga⁵⁸. Pour le père, un héritier du premier coup, démontre que sa vie sexuelle pré-maritale fut au-delà de tout soupçon et lui donne d'emblée l'assurance que, mort, son culte sera

l'écriture ou tisser sur des métiers (Theories of Illness, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1980 pp. 74-75). G. Devereux, A study of abortion in primitive societies, New York, Julian Press, 1955 (et désormais du même auteur "A typological study of abortion in 350 primitive, ancient and pre-industrial societies" in Abortion in America, (edited by H. Rosen), Boston, Beacon Press, 1967) a aussi abordé l'infanticide dans une perspective quantitativement transculturelle - dans des tableaux qui complètent ceux de Devereux, J.W.H. Whiting liste 177 ethnies, dont seulement 15 affichent explicitement une ignorance de l'infanticide ("Effects of climate on certain cultural practices" ch. 22 in Environment and cultural behaviour: ecological studies in cultural anthropology, (edited by A.P. Vayda) Austin, University of Texas Press, 1969. Cette approche n'est pas sans ambiguïtés méthodologiques. Néanmoins, après avoir montré, culture par culture, l'articulation d'une pratique infanticide à d'autres aspects institutionnels et idéologiques des socio-historiques en question, se demander s'il n'y a pas de patterns plus généraux paraît plausible - tel ou tel type de pastoralisme ne donnerait-il pas lieu à une forme spécifique d'infanticide?

⁵⁷ S. Rabain, L'enfant du lignage, Paris, Payot, 1979 (il s'agit des Wolofs du Sénégal).

⁵⁸ Cette question d'une mortalité infantile différenciée selon les sexes, vient d'être magistralement traitée par M. Biaye dans sa thèse: Inégalités sexuelles en matière de santé, de morbidité et de mortalité dans l'enfance dans trois pays de l'Afrique de l'Ouest, Academia, Louvain-la-Neuve, 1994. Notons qu'ici comme un peu partout ailleurs, l'Afrique est beaucoup moins exceptionnelle que d'autres coins du globe et sûrement moins excentrique. Si favorisation du jeune mâle il y a en Afrique, c'est presque inconsciemment que cette discrimination se réalise, ce qui est loin d'être le cas de pays comme l'Inde ou de peuples comme les Esquimaux.

respecté. L'épouse en tire profit aussi, mais sachant qu'elle a déjà fait l'essentiel, elle pourrait éventuellement négliger son mari pour investir dans son fils. En général, néanmoins, les mères préfèrent les filles. Mais le sexe de l'enfant ne pèsera pas sur la décision éventuelle de sa mise à mort. Celle-ci s'imposait en cas de grossesse pré ou extraconjugale. La sage-femme noyait l'enfant dès sa naissance⁵⁹ (d'autres sources disent que les parents s'en occupaient, faisant même des sacrifices pour que la victime ne se venge pas sur des futurs enfants). Les mamans qui se trouvaient enceintes avant l'expiration des trois années d'intervalle prévues, étaient enclines à se suicider - accomplissant ainsi en même temps un foeticide. La coutume demandait aussi qu'on supprime les nouveaux nés qui étaient anormaux (monstrueux ou hermaphrodites) ou dont la naissance était anormale: poussant des cris *in utero*, se présentant par les pieds etc. En cas de naissance gémellaire, on ne laissait survivre que le bébé dont le sexe n'était pas encore représenté dans la

⁵⁹ Le rôle des sages-femmes dans le contrôle des naissances (et surtout la lutte sans merci que le clergé et l'aristocratie ont mené à leur égard pour leur imposer la loi du mâle) est le thème d'un livre remarquable de G. Heinsohn & O. Steiger, Die Vernichtung der weisen Frauen. Beiträge zur Theorie und Geschichte von Bevölkerung und Kindheit, München, Wilhelm Heyne Verlag, 1989 (1985). Dans le Tiers Monde il y a actuellement une volonté de la part des Ordres médicalement établis (en première instance par les anciens pouvoirs coloniaux, mais avalisés par leurs successeurs) de récupérer les tradipraticiens et les tradipraticiennes (sages-femmes incluses) pour les soins de santé modernes. Le peu qu'on sait du rôle traditionnel de ces dernières mériterait approfondissement afin d'éviter tout malentendu de la part de tout le monde. H. Boguet dans son Discours exécration des sorciers, Paris, le Sycamore, 1980 (1602) parle des sages-femmes qui offrent des enfants - non baptisés évidemment - à Satan - après avoir transpercé leur cerveau d'une grosse épingle. Certaines ont confessé d'avoir tué ainsi des dizaines d'enfants - pour ne pas parler des ceux éliminés dans le ventre de leurs mères (p.88). Puisque les sorcières vouent leurs propres enfants au diable (p.134) il propose "que non seulement il faut faire mourir l'enfant sorcier qui est en âge de puberté, mais aussi celui qui est encore bébé"(p.188)... de manière "plus douce" que d'habitude! (cf. aussi P. Darmon, Le mythe de la procréation à l'âge baroque, Paris, Seuil, 1977 le chapitre 11 sur les sages femmes de cette époque et surtout pp.188-191 sur leur liens avec le diable; et pour une étude de cas fascinant: B. This, La requête des enfants à naître, Paris, Seuil, 1982). Il faut dire qu'à l'époque on n'était pas tendre avec les filles-mères ou les épouses enceintes par des amants qui supprimaient leurs bébés - pas de pitié, c'était la mort à coup sûr ou presque (cf. les cas cités par Esprit Fléchier en 1665, Les Grands Jours d'Auvergne, Paris, UGE, 1964 pp.85 & 88 - le contraste avec certaines pratiques africaines est frappant: chez les Kgatla du Bechuana on se contentait de réprimander les coupables et surtout de les purifier rituellement pour que leur "chaleur" n'amène pas de sécheresses sur le pays - I. Schapera, Married Life in an African Tribe, Pelican London, 1971 (1940). Les filles mères et assimilées qui ne voulaient pas de leur enfant l'étouffaient avec de la bousse de vache puis l'ensevelissaient dans la case. A l'époque où Schapera était sur le terrain on tendait à laisser vivre ces enfants - y inclus ceux qui autrefois devaient être éliminés (du genre *kasindye*) - ce laxisme, de l'avis des vieilles personnes, était responsable des malheurs actuels (ibid p.200). Un peu partout en Afrique, la suppression discrète des bâtards était plutôt encouragée qu'exécree - M. Dupire parle de "la complicité des anciens" à cet égard (Organisation sociale des Peul, Paris, Plon, 1970, p.153). Chez les Bambara "toute femme qui aura donné la mort à son fils bâtard sera excusée. Les bâtards étaient tenus en mépris pendant toute leur vie, quoi qu'ils fissent. Les femmes les tuaient en les noyant ou en les jetant dans les trous à ordures. Les maris eux-mêmes avaient le droit d'exiger la suppression du bâtard par sa mère" Coutumiers Juridiques de l'Afrique Occidentale Française, Tome II, Soudan, Paris, Larose, 1939 p.26.

progéniture. Plus tard, l'apparition anormale des dents ou des menstrues précoces pouvaient être fatales pour l'intéressé(e).

Quels étaient les motifs ou plutôt le motif de base invoqué? Il y avait "an apparently unchallenged parental right to kill... children whose behaviour indicated hostility towards the father or, more rarely, the mother"⁶⁰. Il est intéressant de noter que ni le père, ni les sages-femmes, ne pouvaient passer à l'acte sans obtenir la permission des autorités de la famille de la mère. Le chef aussi avait un droit de regard - des enfants dont l'anormalité représentait, selon la coutume ancestrale, un danger public pouvaient être éliminés à sa demande⁶¹.

L'infanticide se pratiquait par: suffocation, strangulation, égorgement, noyade dans des pots ou un fleuve, abandon à des bêtes sauvages⁶² (les sages-femmes n'aimant pas verser de sang) ou, tout simplement, en négligeant le bébé. Cette dernière stratégie pouvait jouer en faveur de l'enfant, car certaines anomalies pouvaient disparaître. Et de toute façon, la coutume "permettait" des exceptions - un premier-né qui se présentait les pieds en avant était néanmoins sauvé, les filles dont l'irruption dentaire était irrégulière était aussi épargnées. Paradoxalement, à première vue, les enfants que nous estimerions handicapés - parce que bossus ou ayant des doigts surnuméraires et d'autres difformités - n'étaient pas automatiquement éliminés⁶³.

⁶⁰ Ibid. p.89. Cette moralisation si elle complique le phénomène ne doit pas être confondue avec une culpabilisation intériorisée et assumée. Chez les Diola, "l'enfant estropié est le signe infallible d'une faute (adultère, manque de respect au fétiche)", mais les femmes diola ne pensent pas "péché" en commettant l'adultère (cf. L.V. Thomas, *Les Diola*, vol II, Dakar, IFAN, 1959 p.271). On sait que le *pater familias* romain avait droit de vie et de mort sur sa maisonnée (cf M. Meslin, *L'homme romain*, Paris, Hachette, 1978 - renvois à *pater familias*) mais on trouve l'équivalent ailleurs - en Polynésie, par exemple, ce n'est pas seulement le nouveau-né anormal qui risque sa vie, car le père décide de la survie de tous ses enfants, même des plus sains (D.H. Stott, "Cultural and natural checks on population growth", in Vayda op.cit. p.103 - qu'on pense, par exemple, à l'élimination d'office du bâtard chez certains peuples). Sur l'abandon visant la mort de l'enfant chez les Grecs (et pas la possibilité de son éventuelle récupération bienveillante - comme ce fut le cas, Dieu merci, pour Moïse) cf. J-P. Vernant, *La Grèce ancienne: vol. 2 l'espace et le temps*, Paris, Seuil, 1991, p.89 et ss. et surtout la note 153 p.90.

⁶¹ Il y a chez les Chaga, tout un symbolisme ritualisé autour de l'initiation et donc de la division sociale du travail et qui est à la base du contraste entre le fermé et l'ouvert. Les hommes, par exemple, étaient censés avoir leur anus cousu à tout jamais lors de l'initiation. On n'est pas étonné donc d'apprendre qu'un bébé né sans ouvertures était supprimé sur ordre du chef. C'est le cas limite - mais qui fait penser qu'il y aurait autant d'infanticides qu'il y a de cultures.

⁶² Les sages femmes diola (L.V. Thomas op.cit p.271) jetaient un des jumeaux dans un marigot où il était vite emporté par un crocodile, l'étranglaient avec un morceau de bois fourchu, ou l'abandonnaient, enduit de miel en pâture aux fourmis de la forêt.

⁶³ Autre grand champ moral: celui occupé par les handicapés. Je tiens à la disposition des intéressés un manuscrit d'une trentaine de pages sur le sujet dans une perspective interculturelle.

Quittons la Tanzanie (mais pas l'aire bantoue) pour aborder le cas des Tetela du Zaïre⁶⁴. Avant d'annoncer la nouvelle de la naissance, les sages-femmes s'assurent de la normalité sexuelle du nouveau-né d'après l'aspect des organes et de l'absence générale de difformité. En cas d'anomalie prononcée, le bébé est étouffé par les accoucheuses⁶⁵. L'hermaphrodite n'est pas éliminé d'office, mais on prend soin de ne pas divulguer la nouvelle, puisque cet état résulte soit de la malveillance sorcière soit de la transgression d'un interdit par les parents⁶⁶. Si le père décide que l'enfant doit mourir, le corps ne sera pas enterré, mais livré aux termites. Car rendre cet être difforme au village des ancêtres, c'est risquer de le voir débarquer de nouveau parmi les vivants.⁶⁷

⁶⁴ Renseignements puisés dans le mémoire de Mutshembe Luhembe Ona-Ndowa (Mwakana), *De l'exploit sexuel à l'auréole sociale: tradition gémellaire tetela*, Institut d'Etudes de la Famille et de la Sexualité, Louvain-la-neuve, 1994, pp.60-61 notes 89 & 91. Profitons de l'occasion pour faire une remarque méthodologique: en l'absence de toute approche quantitative satisfaisante, des affirmations du genre "les Wakonongo pensent que..." ou "les Tetela font..." sans être incroyables, restent des extrapolations à partir de deux ou trois informateurs privilégiés ou d'observations assez limitées. Tous les bébés anormaux - à supposer qu'on ait pu définir localement l'anormalité de manière suffisamment univoque et apodictique - étaient-ils éliminés d'office par n'importe quelle sage-femme?

⁶⁵ Autre volet du phénomène qu'il faudrait pouvoir ouvrir: qui prend la responsabilité de la décision de faire disparaître un nouveau-né, qui l'exécute et comment? Ethologiquement, un lion, par exemple, ne manifestant aucun scrupule à dévorer les petits d'un rival vaincu, il ne serait pas difficile de répondre à cette question. Par contre, ethnologiquement, cette réponse est beaucoup moins aisée à donner. Ce qui semble déjà significatif, mais de quoi? D'où vient cette difficulté à obtenir des renseignements sur des pratiques similaires chez les humains? Discrétion, pudeur, respect pour les sentiments des parents? Un certain malaise diffuse, un sentiment d'échec inarticulé, une angoisse plus ou moins consciente face aux causes praeternaturelles du phénomène (des sorcières, des ancêtres, des esprits, Dieu lui-même - les causes naturelles étant méconnues)? Ce n'est jamais de bon coeur qu'on se voit obligé de supprimer un nouveau-né, mais avant toute connaissance de la position chrétienne ou de la loi coloniale en la matière, peut-on parler d'une impression de honte, d'une mauvaise conscience qui n'ose pas s'avouer ouvertement?

⁶⁶ Il s'agit, par exemple, de filles au clitoris démesuré ou de garçons monorchidés (c'est-à-dire ayant un seul testicule - feu mon maître, Sir Edward Evans-Pritchard, nous racontait comment dans les années vingt chez les Nuer du sud du Soudan, pour éviter que les monorchidés ne soient tués comme de coutume, un archidiacre anglican leur cousait une petite balle en caoutchouc pour suppléer au testicule manquant... mais aussi comment les danses énergiques et sautillantes des adolescents nus, avaient une fâcheuse tendance de découdre l'objet en question qui rebondissait en unisson avec les danseurs! (C. G. Seligman, *Pagan Tribes of the Nilotic Sudan*, London, Routledge, 1932, p.70 - même coutume chez les Shilluk).

⁶⁷ La réincarnation à l'africaine diffère sensiblement de celle connue en Inde. Elle est moins répandue, moins lourde et, surtout, ne résulte pas d'une sanction. Il n'empêche que cette vision du sort réservé aux morts ne peut que peser sur la mortalité en général et l'infanticide en particulier. Cf. *Réincarnation et vie mystique en Afrique Noire*, Paris, PUF, 1965 (études de cas et perspectives théoretico-synthétiques).

Au tournant du siècle chez les Igbo (Sud-Est Nigéria) le meurtre des jumeaux était obligatoire⁶⁸. Dès leur naissance on leur cassait le dos pour pouvoir les introduire dans unealebasse ou un canari. On les sortait de la case par un trou fait dans le mur arrière (aussitôt rebouché) pour les jeter au loin en brousse où les fauves et les insectes les dévoraient, parfois encore vivants. La malheureuse maman était chassée de sa communauté, condamnée à errer dans la forêt. Les missionnaires chrétiens⁶⁹, évidemment, ne pouvaient pas tolérer cette coutume et avec l'appui des autorités coloniales, ils ont réussi à l'endiguer, sinon à l'éradiquer. Si les pères des jumeaux et les chefs locaux, craignant la pire des catastrophes, ont mis du temps à accepter cette ingérence humanitaire, les mamans ont vite mis à profit la présence des expatriés pour s'affranchir de la coutume en question⁷⁰.

Enfin, deux exemples non-africains. D'abord, celui des Indiens Guayaki de la forêt tropicale de l'est du Paraguay, qui constitue un cas d'espèce en la matière. A l'instar d'autres peuples du même type, ils éliminaient les nouveaux-nés inquiétants - les grandes mères étranglaient les bébés à la peau très sombre parce que produits par les êtres malfaisants de la nuit - ou tout simplement mal venus - naissances trop rapprochées ou jeune fille-mère. Tout cela, selon certains auteurs, étaient une saine stratégie de survie. Mais ce qui est particulièrement tragique dans le cas des Guayaki,

⁶⁸ L'attitude à l'égard des jumeaux en Afrique (comme d'ailleurs à l'endroit de tout ce qui sort de l'ordinaire) oscille entre deux pôles: d'un côté, la crainte de voir cet être désordonné provoquer dans l'ordre social et naturel des choses, un désordre encore pire - d'où des dispositions rituelles et autres pour faire face aux menaces et qui peuvent aller jusqu'à l'élimination des responsables, et, de l'autre, des efforts de faire participer à la culture et même à la nature, un peu de la force représentée par cette exubérante exception. Pour une bonne synthèse de la question cf. G. Pison, "Les jumeaux: fréquence, statut social et mortalité", in *Mortalité et société en Afrique*, sous la direction de G. Pison, E. van de Walle et Mpembele Sala-Diakanda, Paris, PUF, 1989.

⁶⁹ L'Islam n'est pas pour l'infanticide, loin s'en faut, mais son expansion se réalisant souvent par osmose plutôt que par *jihad* (ou guerre sainte), il n'y a pas beaucoup de traces historiques de "croisade" contre telle ou telle coutume africaine jugée immorale.

⁷⁰ Que notre source soit la biographie d'une missionnaire protestante, *Mary Slessor of Calabar: pioneer missionary*, London, Hodder & Stoughton, 1917 (pp. 36, 80, 122, 153, 170, 310) risque d'incommoder certains esprits critiques. La photo des canaris incriminés (face à la page 160) pourrait ne représenter qu'un montage, mais les accents du militantisme évangélique ne doivent pas nous masquer l'existence effective de ses causes. Ailleurs, cette interférence fut beaucoup moins bien accueillie. Jomo Kenyatta - qui allait devenir le premier président du Kenya - raconte dans la thèse d'anthropologie qu'il avait fait à Londres sous l'égide de Malinowski, (*Facing Mount Kenya*, traduction française: *Au pied du mont Kenya*, Paris, Maspero, 1970), comment la campagne des missionnaires contre l'excision leur aliéna une partie importante de la population kikuyu, femmes incluses. Le cas de cette imposition impérialiste d'un nouveau code de conduite (et le sort qui lui était réservé) n'est que le cas limite de ce qui se passe dans toute proposition de réforme morale. L'aristocratie bien pensante qui interdisait au siècle passé la vente d'alcools forts aux ouvriers, les libéralisateurs de lois sur l'avortement, les philanthropes qui revendiquent un droit d'ingérence qu'ils imaginent inédit, sont-ils et font-ils autrement que les apôtres d'antan? Ceux qui militent contre la pédophilie ou l'excision, sont-ils moins missionnaires que les braves pères d'hier?

c'est que, harcelés par les Blancs et la modernité tout court, les femmes, découragées, demandaient à leurs maris de les aider à avorter ou attendaient la fin de leur grossesse pour expédier le nouveau-né (et surtout la nouvelle-née) d'un coup sur la nuque. Les hommes, étant aussi enclins au désespoir, ne "refusaient (que) rarement ce service" à leurs épouses. L'auteur que nous suivons, P. Clastres, avait noté au début de son séjour chez les Guayaki, un déficit chronique de femmes. Il finit par apprendre qu'il était dû au fait que les jeunes filles sont souvent sacrifiées rituellement et mangées par la suite⁷¹. Celui qui s'est senti obligé d'exécuter ce devoir est purifié et nourri par la mère même de sa victime.

Mais, en la matière, c'est le cas esquimau qui a été le plus étudié⁷². Cas limite, cas d'espèce: ailleurs, surtout en Asie, le phénomène, tout en restant compréhensible, paraît, et non seulement à nos yeux occidentaux, plus répréhensible. Tandis que, à la limite, l'infanticide chez les Esquimaux, au vu de son caractère inéluctable, devient presque acceptable. Là où l'absence d'autres institutions (et donc d'idéologies) que la famille, fait qu'on vit toujours en famille, l'individu imagine, assez logiquement, qu'il doit tout - de son identité psycho-sociologique à sa survie "éternelle" en passant par sa vie "terrestre" - à ses parents, proches ou lointains. Chez pas mal de peuples - et pas nécessairement parmi les plus "primitifs", ni les plus "petits" - il est tout aussi impossible de vivre en deçà qu'au-delà du réseau formé par la parenté. Mais (et c'est apparemment le cas des groupes d'Esquimaux) il arrive que des rapports de parenté ne pèsent pas lourd sur une personne, ni pour son identité individuelle, ni pour son rôle social. Les enfants Inuit ne sont pas vus comme appartenant en particulier et encore moins exclusivement à telle ou telle famille. Ils ne dépendent pas d'une famille spécifique, ni pour jouir d'une légitimité, ni même pour son maintien. Cette attitude à l'égard de l'enfant permet (fait écho à et/ou renforce) la circulation "adoptive" d'enfants parmi des foyers et des groupes de chasse. Cette mobilité des personnes, grandes et petites, est fonction d'un éco-système particulièrement difficile. Ce

⁷¹ Il faut en effet éloigner l'âme d'un notable mort du campement des survivants. "On lui offre en sacrifice, un de ses enfants, une fille très petite autant que possible... on la met dans la tombe, au-dessus de son père" et puis les hommes lui sautent dessus jusqu'à ce qu'elle meure - si c'est un bébé cela se passe sans trop de mal, mais une grande fille "met du temps à mourir" et "crie qu'elle ne veut pas" P. Clastres, *Chronique des Indiens Guayaki*, Paris, Plon, 1972, p.222. L'anthropophagie - autre grand sujet de fascination pour les moralistes occidentaux! A lire (en plus du numéro de la revue de psychanalyse signalée supra) le récit de H. Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, (Paris, Seuil, 1979) qu'il avait publié en 1557 suite à des années passées à observer sinon à participer, en tant que prisonnier des tupinamba du Brésil, à des pratiques cannibales assez hallucinantes pour dire le moins!

⁷² Surtout depuis l'article de M. M. R. Freeman, "A social and ecological analysis of systematic female infanticide among the Netsilik Eskimo", *American Anthropologist*, 73, 1971, pp.1011-1018. Mais déjà signalé par M. Maus, dans son fameux essai de 1904 "Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos" reproduit in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1966, pp.413-414, n.5.

détachement relatif à l'égard des liens de famille rendent la philosophie et la pratique de l'infanticide plus facile à supporter - à la fois dans l'esprit des acteurs et en raison de leur système même⁷³.

Les Qiqqtamiut des Iles Belcher (sud-est de la baie de Hudson) oscillent autour de 150 membres repartis en 4 campements depuis qu'on les a rencontrés pour la première fois au XVIIIe siècle. Ils divisent le monde humain en deux: les parents et tous les autres. Mais la parenté n'est pas, primordialement, une question de consanguinité ni d'alliance. C'est la co-résidence dans un même campement, et donc la coopération dans le "struggle for life" qui prime sur tout le reste. Les liens généalogiques ont peu de poids. Les gens s'appellent plus par leurs noms propres que par leur fonctions familiales (père, frère, cousine etc). Le partage total ("generalized reciprocity") constitue la loi fondamentale du campement - la sexualité et ses fruits étant inclus dans le prix de cette cohabitation communautaire.

La décision (fréquente) de tuer un nouveau-né doit se prendre endéans les quatre jours qui suivent la naissance. Car, à partir du quatrième jour un esprit nominatif et animant ("an animating name spirit") entre dans le corps de l'enfant. Ces noms (et donc les êtres qui les portent) sont en nombre limité. Quand quelqu'un meurt, son esprit reste près du corps pendant quatre jours, puis rejoint le monde des esprits, où il attend sa réassignation parmi les vivants, par la divinité des enfers. On fait défiler les noms devant l'enfant jusqu'à ce qu'il reconnaisse le sien. Comme leur nombre est limité, il y a toujours trois ou quatre vivants à porter le même nom... et la même nature! Ces personnes se voient et sont vus comme ayant les mêmes traits de caractère, les mêmes capacités techniques. En outre, elles ne les acquièrent pas grâce au cumul dû à l'expérience: ils sont donnés entièrement et d'emblée. Ce qui fait qu'on n'éduque pas un enfant eskimo, on lui permet tout simplement de manifester ce qu'il est déjà, ce qu'il a déjà été autrefois. Ce qui fait, à la limite, qu'il ne peut pas y avoir d'infanticide chez les Eskimos puisqu'il n'y a tout simplement pas d'enfants - du moins pas dans notre sens du terme.

⁷³ Ce paragraphe traduit quelques phrases de la contribution de L. Guemple, "Teaching social relations to Inuit children" au volume 2 de *Hunters and gatherers* (edited by T. Ingold et alii), Oxford, Berg, 1988. J'ai aussi relu un classique: K. B. Smith, *The Eskimos*, London, Methuen, 1955 - sur un fond, paradoxal à nos yeux, d'une grande tendresse envers les enfants, une fille qui n'est pas promise en mariage dès sa naissance risque fort de devoir mourir (p.139). L'auteur affirme que c'est "the very desire for offspring" qui induit l'infanticide, car "in order to increase the number of male births, the infant girls are sometimes deliberately murdered, as their nursing would be an obstacle to a new pregnancy" (p.141).

8. Conclusion classique

Après ce tour d'horizon tous azimuts du phénomène, essayons de voir un peu plus clair grâce à des rubriques standards ou à des interrogations classiques. D'abord **Qui** subit l'infanticide? Evidemment, par définition, en tout premier lieu, un être jeune: un embryon, un nouveau-né, bébé ou petit enfant. Mais en disant cela, nous n'avons pas encore dit grand chose. Car, et sans exagération aucune ni ergotage gratuit, *tout* dépend de ce qu'on pense être culturellement (et hors culture il n'y a pas de pensée) l'être en question. A partir de quel moment, reconnaît-on le caractère humain du fœtus? Comment (et éventuellement d'où et par la grâce de qui) est-il venu à être et à naître? *Est-il d'emblée et entièrement?* Etymologiquement "infanti-cide" c'est "occire" (*occidere*) un "enfant" (*in-fans*). Mais déjà à ce niveau purement lexical, les choses sont loin d'être obvie. Dans la culture occidentale, "enfant" signifie littéralement "incapable de parler (encore)". Or, non seulement dans d'autres cultures les enfants⁷⁴ parlent clairement déjà *in utero*, mais on se sert de termes parfois autrement plus éloquents pour les désigner. Et surtout, ces considérations terminologiques ne sont que le sommet d'icebergs théoretico-pratiques de nature incompressible. Qu'est-ce un enfant⁷⁵? Qu'est-ce procréer⁷⁶? Qu'est-ce un humain, un esprit, un

⁷⁴ Et pas seulement des enfants extraordinaires ou au destin qui se révélera exceptionnel. (Cf. Histoires d'enfants terribles, de V. Görög et alii, Paris, Maisonneuve & Larose, 1980.)

⁷⁵ Les Aborigènes de l'Australie centrale croient qu'un nouveau-né tué aussitôt peut renaître de la même mère - on n'est né que si tous les rites ont été accomplis. "L'infanticide n'est donc pas un meurtre, mais un simple ajournement de la vie." A. Des Georges, La réincarnation des âmes selon les traditions orientales et occidentales, Paris, Albin Michel, 1966, p.36 n.14. Les femmes aborigènes peuvent parfois pratiquer l'infanticide sur la moitié de leurs accouchements - références dans D. E. Dummond, "The limitation of human population: a natural history", Science, 1975, 187, pp.713-721 - c'est aussi le chiffre donné par certains auteurs pour l'ère pléistocène - cf. R.B. Lee, The !Kung San: Men, Women, and Work in a Foraging Society, Cambridge, CUP, 1979, p.319 - bien que l'infanticide chez des chasseurs-contemporains comme les Bushmen ne dépasse pas 2%; pour d'autres statistiques qui sont par la force des choses rares en la matière cf. A. McElroy & P.K. Townsend, Medical Anthropology in ecological perspective, London, Westview, 1979 pp.134-139: sur 104 naissances, 48 enfants étaient morts avant l'âge du sevrage dont 11 (8 filles) avaient été étranglés par leurs mères avec une liane). On pousse parfois la non-reconnaissance de l'humain chez le nouveau-né jusqu'à le confondre avec un animal. "Amezaa na kuku" "elle a donné naissance à une poule" m'a-t-on dit d'une jeune fille-mère de mon village en Tanzanie, qui avait perdu son bébé prématuré. Chez les Manjas (de l'Afrique Equatoriale, "les nouveaux-nés chétifs ou difformes" étaient "détruits dès leur venue" on avouait "alors que c'était un petit du singe pleureur (*Cercopithecus patas*) que la femme avait mis au monde" (A.M. Vergiat, Moeurs et coutumes des Manjas, Paris, Payot, 1937, p.46).

⁷⁶ Cf. le livre sur les Mossi du Burkina Faso, de D. Bonnet, Corps social, corps individuel, Paris, ORSTOM, 1990.

animal? Qu'est-ce le normal? Qu'est-ce mourir⁷⁷? Sans dire, banalement, que tout est dans tout, il ne semble pas plausible de déterminer la nature de l'infanticide et encore moins sa moralité, sans se poser ce genre de problèmes, sans ouvrir ce type de perspectives.

Un « petit » mot avant de poursuivre sur le télescopage fréquent entre le normal et le naturel. Le terme « nature », examiné de près et de manière critique, se révèle non seulement polyvalent, mais contradictoire. Les contradictions couvertes par ce qui est affirmé spontanément comme naturel ne permettent que des définitions « dénominateur commun » des plus réduites ou des plus heuristiques. Néanmoins, des esprits, même savants, continuent à se servir du langage naturel comme si de rien n'était : comme si, entre autres, ce qui était naturel était ipso facto normal. A ce titre le normal devrait en principe devenir normatif. Malheureusement, en pratique, les conventions culturelles tendraient souvent à contrecarrer la normalité en tombant en deçà ou en visant au-delà de la nature. La souffrance étant de nature neurophysiologique et donc une réalité universelle et univoque il est normal que tout être humain puisse l'exprimer sous la forme culturelle de la douleur. Mais force nous est de constater qu'il y a des cultures et des acteurs qui sont anormaux dans la mesure où ils manifestent leur douleur de manière soit exagérée soit trop restreinte⁷⁸.

Pour l'éthicien ethnologue, raisonner ainsi en termes d'une inculturation plus ou moins à la hauteur de réalités purement naturelles, c'est s'embarquer d'emblée dans un cul-de-sac. En effet dans la mesure où il ne peut rien y avoir Hors Culture et surtout pas de Nature, le problème du poids qu'il y aurait lieu d'attribuer aux facteurs exclusivement naturels dans l'appréciation des actes humains, est entièrement faux. Puisque tout est culturel (et il y a autant de « niveaux » culturels qu'il y a d'« espèces » vivantes), le seul phénomène qu'il y a lieu de problématiser c'est l'usage indu d'un certain concept du naturel dans le discours moral.

Prenons le prétendu caractère naturel du viol défini comme l'imposition de la part d'un mâle à une femelle nubile de la copulation sexuelle par la force ou la menace de la force. Cette définition se veut

⁷⁷ Logiquement, notre distinction entre une mortalité infantile naturelle et l'infanticide recherché (réel ou imaginaire) ne s'applique pas à la plupart des cultures africaines puisque aucune mort n'est purement biologique. Le fait qu'on va principalement chercher à deviner le responsable de la mort des personnes adultes (et surtout adolescents) ne veut pas dire qu'en principe la mort des tout petits ou des tout vieux ne soient pas dues à la malveillance sorcière. Chez les Dogons, par exemple, "ceux qui ont des médicaments viennent toucher les petits qu'ils veulent tuer" à l'insu de tous, mais le résultat ne se fait pas attendre: les touchés "enflent et meurent" (P. Parin et alii, *Les Blancs pensent trop: 13 entretiens psychanalytiques avec les Dogon*, Paris, Payot, 1966, p.92).

⁷⁸ Cf. notre article « Du leurre de la douleur » in *Autrement* n°142, 1994, pp.152-162.

empirique dans la mesure ou le viol de mâles, de vieilles ou d'enfants (pour ne pas parler de la nécrophilie !) paraît aussi exceptionnel qu'excentrique. Selon certains éthologues (néo)darwinistes et sociobiologistes le viol, n'en déplaît aux féministes qui y voient surtout une question de violence dominatrice, serait une stratégie sexuelle foncièrement naturelle. Le mâle se doit de s'assurer que sa semence fructifie au mieux. Imprégner une seule femelle, suite à des longues approches amoureuses, serait une perte de temps et un mauvais calcul. La sexualité masculine est naturellement polygame et violatrice. Les bons pères de familles sont des « cons » évolutifs ; les maris attentionnés des marris sociobiologiques. La loi de la jungle n'est pas toujours belle à voir ! Mais la loi c'est la loi *dura lex, sed lex* – et les cultures en humanisant la sexualité ont intérêt à respecter la loi de la nature : mieux vaut prévenir que guérir les jeunes mâles de leur tendance innée au viol et persuader les pucelles que le voile islamique est naturellement plus payant que la minijupe occidentale.

Mais en dépit de sa plausibilité *prima facie*, ce genre d'analyse n'est pas aussi naturel qu'il n'en a l'air. On peut même y répondre *ad hominem* en argumentant – *dato non concessio* – en termes naturalistes ! En effet, le viol répété ne semble pas représenter ce qu'il y a de plus naturellement rentable en termes de stratégie reproductrice. Une femelle violée et donc traumatisée, à supposer que sous le coup de ses émotions elle ne se fasse pas dévorer aussitôt par un prédateur, ferait-elle automatiquement la meilleure des mères ? En outre, à part les limites physiques de la lascivité (la fornication fatigue !) le mâle qui reste auprès de la femelle qu'il a engrossé, non seulement pendant sa grossesse mais aussi pendant la prime enfance de sa progéniture, ne met-il pas toutes les chances du côté de ses gènes pour les voir aboutir au stade d'une autonomie adulte réussie ? Mais, même en termes psychologiques (et quoiqu'en disent certains clichés) tout garçon est-il vraiment un violeur qui s'ignore ? Toute fille cherche-t-elle à son insu à se faire violer ?

Si par analyse il est toujours possible d'extraire d'une intentionnalité identitaire humaine foncièrement culturelle, des aspects qu'on peut plausiblement désigner comme étant naturels, il faut toujours se rappeler « en dernière analyse » de replacer ces artifices abstraits dans un vécu continu qui est d'emblée et d'office culturel.

Mais revenons à présent sur la question de "qui?" réalise l'infanticide, qui est aussi celle de savoir qui prend la responsabilité de tuer l'enfant? En règle générale, ce sont des familiers - parents, sages-femmes, autres membres du groupe ou autorités locales. Mais, de nouveau, en disant cela, on n'a pas dit grand chose. Il est peut-être plus facile de dire qui d'habitude ou d'office n'est pas impliqué! Je n'ai pas rencontré de cas où un étranger ait été invité à se charger de la besogne. Bien que, dans la mesure où les gens qui passaient

à côté des bébés exposés ou abandonnés, en les laissant à leur triste sort, pourrait être accusés de non-assistance à personne en danger de mort et donc être, au moins, passivement complices d'infanticide. Mais, puisque par les temps qui courent dans notre Village planétaire, nous ne pouvons pas ignorer ce qui se passe en Somalie ou au Soudan, pour ne parler que des enfants menacés de l'Afrique, cela ferait de nous tous des infanticides.

On devrait aussi se demander quel est le sort réservé non seulement à la victime de l'infanticide, mais à la personne qui s'en est chargé. Si parfois, elle est carrément expulsée de la société ou au moins sévèrement sanctionnée, si, dans certains cas, elle doit subir des rites de purification, en règle générale, j'ai l'impression, du moins en Afrique, que - et quoiqu'il en soit de son état d'âme - la société ne tenait pas à la distinguer particulièrement.

Comment? A question macabre, réponse cynique ! Le moins qu'on puisse dire c'est que les humains n'ont pas manqué d'imagination en la matière ! Noyade, étouffement, égorgement, coups et blessures, ensevelissement vivant, abandon, empoisonnement, mise au feu... « you name it, we've done it ! » Ne nous attardons pas trop sur cette sinistre question, ni sur celles, tout aussi affligeantes du **Où ?** ou du **Quand**⁷⁹ ? Oublions vite aussi la réponse à la question **A Quoi** peut bien servir ou devenir la dépouille ? Notons, néanmoins, que les réponses révéleraient, sans doute, que même ici rien n'est gratuit ou innocent⁸⁰. L'Imaginaire des uns les empêchent de faire couler du sang, le Symbolisme des autres les poussent à se servir de l'eau.

“Last but not least”, la question des questions: **Pourquoi ?** Le meurtre pur et simple d'enfants en bas âge semble relativement rare - peut-être justement parce qu'on n'assassine pas gratuitement, mais pour riposter à une atteinte de la part d'un agresseur (au moins apparent) ou faute de trouver une solution plus raisonnable. Or le nouveau-né n'ayant rien fait, si ce n'est de naître, est innocent. On le trouve quand même inquiétant, encombrant, on

⁷⁹ Chez les Bushmen, une femme part seule et sans crier gare enfanter à l'écart du campement en brousse. Si le nouveau-né est difforme ou handicapé, elle doit le détruire. Mais elle le fait immédiatement "the moment after birth before the infant has 'come to life'" E.M. Thomas, *The Harmless People*, London, Secker & Warburg, 1959 p.150. (même remarque à propos des Bushmen !Kung - les femmes préfèrent enfanter seules afin de prendre elles-mêmes la décision éventuelle d'un infanticide - Lee op.cit. p.451).

⁸⁰ A titre d'exemple, jeter à l'eau le nouveau-né peu viable pourrait faire écho à la croyance des pactes amoureux qui peuvent exister entre des humains et des génies aquatiques. A l'instar de pas mal d'autres peuples, les Sara du Tchad croient à l'existence de ces sirènes ou "mammy wata" qui prennent des amants sur terre, mais "malheureusement les enfants nés de ces unions sont idiots et réclamés par leur père ou leur mère aquatique; on les leur rend donc, avec soulagement sans doute" R. Jaulin, *Mort Sara*, Paris, UGE, 1971, pp.331-334 - il y avait même une femme chargée de mettre ces enfants dans unealebasse qui, déposée sur l'eau, était vite renversée par le vent).

lui prête même une potentialité dangereuse. Ou on cherche à l'instrumentaliser - pour des causes privées ou publiques, certaines moins plausibles que d'autres. Il y a, quand même, une énorme différence entre le sacrifice rituel d'un enfant, de son propre enfant, pour la cause commune et se défaire de son bébé pour rester en apparence plus jeune et jolie. Toutes les cultures offrent aux infanticides un ensemble de motifs pour justifier plus ou moins crédiblement leur action - à eux-mêmes ou devant l'opinion publique. Si aucune culture ne peut tolérer un infanticide purement gratuit ou sans un minimum de nécessité, certaines n'ont guère cherché à culpabiliser outre mesure les personnes qui s'estimaient obligées d'éliminer des jeunes - certaines ont même trouvé des raisons qui poussaient positivement à l'infanticide.

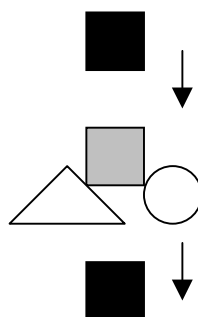
Mais dresser un bilan de la diversité socio-historique est une chose, laisser les choses en plan à ce niveau purement descriptif en est une autre. D'où la nécessité d'épiloguer en moraliste sur le phénomène de l'infanticide dans toute son épaisseur empirique.

9. Epilogue : l'épaississement éthique

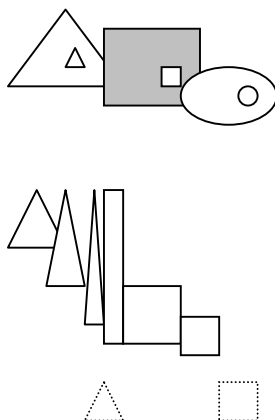
Dans un premier temps il serait intéressant de réfléchir au fait que peu d'esprits occidentaux trouveraient notre recours au terme « épilogue » comme sous-titre terminal incongru. En effet depuis Aristote, au moins, la mentalité occidentale s'est programmée pour mettre une philosophie fondamentale en prologue primordial, reléguant ainsi les conséquences morales au statut de simple chute conclusive. L'ontologie d'abord et avant tout, suivie, le cas échéant par l'éthique : la pratique du bien étant le résultat de la vérité théorique. « Voir, juger, agir » : une fois les concepts éthiques clarifiés et codifiés en principes, l'homme droit n'a qu'à agir en conséquence. La seule chose qui pourrait perturber la cascade logique de l'épistémologie exacte à la bonne éthique en passant par une ontologie objective, serait la faiblesse humaine : la mauvaise foi et la mauvaise volonté. Mais depuis peu, l'Occident a renoué avec une optique qui primordialise non seulement l'imagination et l'imaginaire sur l'intellect, mais surtout radicalise l'agir. Il ne s'agit pas tout simplement de remettre le bœuf moral au devant de la charrue métaphysique, il s'agit d'une vision et d'une valorisation de l'intentionnalité humaine qui métamorphose la distinction même entre éthique et ontologie. Ce n'est pas le moment de développer plus à fond cette transformation totale de perspective. Mais nous ne pourrions pas la taire. Car elle nous permet d'éviter de conclure sur une simple note moralisatrice, là où l'épaisseur éthique existentielle englobe l'essentiel à la fois des élucubrations spéculatives et des concrétisations casuistiques d'antan.

Récapitulons : l'excursus ethnographique de cet essai ne visait en aucune manière une quelconque exhaustivité en la matière. Même s'il était possible d'inventorier tout ce que les hommes ont pensé et pratiqué du côté de l'infanticide, cela ne résoudrait pas pour autant le problème éthique, surtout pas de façon automatique ou apodictique. Notre échantillon ethnologique ne visait qu'à illustrer ce que nous entendons par « épaissement empirique » ou « ancrage anecdotique » et dans cette direction-là il est à supposer que la plupart des gens qui nous ont suivi ont vite dépassé le seuil de saturation – non pas de connaissance ethnographique, mais de reconnaissance éthique. Car s'agissant d'établir des normes de conduite il n'y a pas trente-six possibilités, mais uniquement trois. Soit on descend, a priori, des hauteurs de la Révélation et/ou de la Raison, soit on remonte a posteriori d'en bas, des profondeurs phénoménologiques, soit on essaye d'aller de l'avant en fonction de ce que des situations sociohistoriquement spécifiques peuvent donner plausiblement à penser et crédiblement à faire. En effet d'un côté, on peut prétendre que Dieu et/ou le Destin a décidé une fois pour toutes et sans retour ou recours possible, que l'infanticide est intrinsèquement immoral. C'est la (pro)position non seulement de certains esprits religieux, mais même de certains penseurs agnostiques convaincus que la vie est à respecter à tout prix, ne serait-ce que parce que la moindre concession mettrait l'humanité inéluctablement sur une pente glissante. Même en dehors de tout raisonnement à base d'objectivation ontologique, on peut interdire tout avortement en fonction des normes nécessitées de manière purement conventionnelle. Notons que si certains croyants, de tendance fidéiste sinon fondamentaliste, affirment le respect absolu de la vie au seul nom de Dieu, d'autres (entre autres les catholiques) invoquent une convergence entre la raison naturelle et la révélation surnaturelle. Pour le Vatican, l'avortement n'est pas seulement interdit par la volonté divine, il est manifestement contre la raison tout court.

De l'autre côté, les positivistes proposent que les phénomènes eux-mêmes imposent ce qu'il y a lieu de faire ou de ne pas faire moralement parlant et dans les deux cas de manière univoque et universelle. Notre schéma favori illustre assez bien les deux pôles a priori et a posteriori en matière morale :



Le carré noir du haut de notre dessin représente la Révélation ou la Raison (ou une combinaison des deux) – en descendant vers les cultures n’importe quel esprit raisonnable et/ou croyant voit qu’il y a certaines cultures dont les philosophies et pratiques en matière de respect absolu de la vie laissent à désirer, là où d’autres (ou au moins une, le carré grisonnant) se rapprochent naturellement du surnaturellement imposé et/ou du spéculativement sûr. Le carré noir d’en bas représente la norme substantielle qui résulte d’un survol synthétique des convictions et conduites culturelles dont certaines (le carré grisonnant), de toute évidence empirique, se rapproche de fait de la réalité idéale. « Notre » solution, sans enlever tout caractère absolu à la révélation ou à la raison (puisque’il y a (et ne peut y avoir que!) du relativement absolu) et surtout sans ignorer le flux phénoménologique, empêche une culture de prendre son culturel pour du (sur)naturel – donc pas de carré noir hors culture (que ce soit en haut ou en bas) tout en lui permettant de comprendre ses options et ses optiques pour ce qu’il y a lieu de faire de mieux dans ce genre de situation – appelez ça de l’*universalisable*, si vous voulez, à condition de reconnaître justement que du non conditionné « ça » n’existe pas.



Dans le schéma du haut on voit qu’il y a en règle générale autant de morales qu’il y a de milieux, mais que, de fait sociohistorique, un acteur individuel se doit de se retrouver dans un lieu à l’exclusion de tout autre – les logiques et les langages de son lieu représentant ses valeurs et visions absolues, mais sans qu’elles puissent (en l’absence de tout réel de référence hors culture) représenter l’Absolu de tous les absolus. Tout au plus (c’est ce que présente le schéma d’en bas) peut-on par l’astuce d’une abstraction analytique créer des notions et des normes qui valent de manière « résumé dénominateur commun » ou « piste heuristique » pour une série de cultures considérées comme ressemblantes.

Cette bifurcation entre une morale métaculturelle se référant à un étalon qui transcende ou qui sous-tend toute culture et une anthropo-logique ancrée dans l'anthropologie étant d'importance cruciale, mérite d'être redite autrement. Sans se poser trop de problèmes philosophiques au préalable, nous sommes partis d'un simple constat du sens commun: le phénomène de l'infanticide - il y a, et il y a eu, des nouveaux nés qu'on a délibérément tués. Cette idée primaire et peu problématisée, nous laissait l'impression d'une réalité relativement univoque et universelle (accompagnée, sans doute, en dépit de notre volonté d'ouverture et de compréhension pluraliste, d'un sentiment réprobateur): le "fait" que les adultes et même des parents, puissent éliminer des êtres innocents ne peut pas nous laisser indifférents. D'emblée, néanmoins, l'infanticide, par sa matérialité élémentaire, nous semblait non seulement distincte d'autres pratiques plus distantes, telles que l'euthanasie ou la peine capitale, mais même des actes relativement similaires comme l'avortement ou le laisser mourir d'un bébé peu viable. Ensuite, nous nous sommes livrés à une sorte d'approfondissement ou, plus exactement, et pour éviter, à ce stade, toute appréciation axiologique, à un étoffement extensif (un tour d'horizon tous azimuts), à un épaississement empirique du phénomène (études de cas intensives), à la fois dans le temps historique et dans l'espace socio-culturel. Cet échantillonnage illustratif aurait pu se prolonger indéfiniment et se faire de manière autrement plus scientifique. Mais le but n'était pas d'être complet. Nous ne cherchions qu'à camper un type de démarche dont il nous faut, enfin, examiner la portée éthiquement utile.

Notons, d'abord, que *notre* point de départ, dans le « sens commun », n'est rien moins que commun. Car, s'il y a un sens qui est socio-historiquement situé, tant par son contenu que par ses perspectives et ses préoccupations, c'est bien le « common sense », le sens que Bourdieu appelait « pratique ». Le spontané est tout ce qu'il y a de plus pré-programmé. Le « je » ne pouvant ni naître ni être seul, il ne peut y avoir que des "nous" bien concrets et souvent contradictoires. Imaginer que tout le monde puisse partir d'un point zéro substantiellement identique, est une illusion d'optique transculturelle. Il n'y a pas une seule ligne de départ, mais autant qu'il y a de cultures distinctes. "Au départ",⁸¹ devant se lire "là où je démarre", personne n'échappe à l'ethnocentrisme. Nous ne sommes ni Pygmées ni Cro-Magnons - et "Eux" ne sont pas "Nous". Si, au niveau où le premier Heidegger se

⁸¹ Et dans un sens bien réel, à l'arrivée aussi. Car il n'y a pas d'alternative entre un ethnocentrisme qui s'ignore et un ethnocentrisme qui s'assume. Notre onto-épistémologie et notre éthique transcendantale ne représentent pas une troisième voie, car même si, noir ou blanc, homme ou femme, on n'y échappe pas, elles ne constituent pas des contenus transculturellement constants, mais tout simplement des structures intentionnelles de tout esprit humain. Il ne faut pas confondre "dynamisme transcendant" et "strate sous-jacente". Le fait que les concepts doivent être raisonnés et les codes raisonnables ne les empêchent pas, à leur niveau, d'être complètement et concrètement socio-historiques.

plaçait, tout homme est “jeté dans le monde”, il n'empêche que, plus existentiellement, nous sommes tous jetés, et surtout nous nous (pro)jetons continuellement en avant, dans nos mondes respectifs à des moments bien précis⁸². Jusqu'à quel point peut-on, ultérieurement, en sortir, quitter son lieu propre pour atteindre un niveau universel, est sujet à débat - au type de débat que nous allons engager immédiatement.

Car, pour certains esprits, et non les moindres, cet excursus ethnographique ne sert pas, en définitive, à grand chose. Si Dieu a clairement défendu l'infanticide, tout inventaire dia- ou synchronique en la matière, ne peut que révéler, soit une heureuse convergence, soit une malheureuse divergence des philosophies et pratiques purement humaines avec le diktat divin. Au mieux, le naturel pointe dans la bonne direction du surnaturel, au pire il prend des sens pervers. La position éthique d'un certain fondamentalisme, chrétien ou pas, est à base d'un a priori des plus absolus puisque articulé par l'Absolu Lui-même. Ce fidéisme, faisant fi de la nature, n'a pas à tenir foncièrement compte de ce que les hommes eux-mêmes ont fait ou n'ont pas fait moralement ou immoralement. Pour ne pas parler des Musulmans, certains Protestants tiennent à ce type de surnaturalisme radical - qui n'a rien à faire (du moins pas nécessairement), soit dit en passant, avec un quelconque intégrisme fanatique. Par contre, la position conventionnelle du catholicisme officiel est, à première vue plus respectueuse de l'a posteriori, des données naturelles. *Gratia supponit naturam* : l'ordre surnaturel vient parfaire un ordre naturel resté foncièrement sain en dépit du Pêché Originel. Mais en dernière analyse, le magistère catholique (et c'est son droit divin, croit-on) se doit de se montrer tout aussi rigide sur le fond que le fondamentalisme pur et dur. Même si l'immoralité intrinsèque de l'avortement ou l'euthanasie, par exemple, ne pouvait pas être établie par des raisonnements apodictiques, il resterait l'infailibilité pontificale pour garantir divinement leur proscription sans appel et sans exception. Entre un certain protestantisme et ce catholicisme-là, il n'y a, (théo)logiquement parlant, qu'une différence de degré.

Mais ces positions qui s'appuient sur un objectivisme surnaturel, qui déterminent, en les dépassant, toutes nos idées et impressions subjectives, ne sont pas le propre du seul champ religieux. D'autres idéologies, laïques, philosophiques, scientifiques, juridiques, peuvent se montrer, sur le fond, tout aussi intransigeantes. Parler au nom du Destin au lieu d'invoquer celui de Dieu, partir de la nature humaine plutôt que du surnaturel divin, c'est du pareil au même si la vérité est objectivement, ontologiquement là en dehors de tout esprit, indépendante de toute culture. Si tout être humain a droit en principe, dès sa conception et jusqu'à sa mort, au respect absolu de sa vie,

⁸² D'individuel, le *Dasein* du Heidegger vieillissant, devenait collectif, voire synonyme de « notre » lieu en tant que milieu sociohistorique, irréductible à tout autre.

alors, effectivement, le genre de tour d’horizon culturel qui vient d’être effectué à propos de l’infanticide ou du géronticide, ne peut en rien entamer l’essentiel. Si “connaître” autrui c’est aussi, en quelque sorte, le “reconnaître” alors, diront certains, mieux vaut, à la limite, le “méconnaître”! Car à quoi sert-il de savoir que les Carthaginois sacrifiaient leurs enfants à Baal ou que les Esquimaux se sentaient obligés d’éliminer les filles à cause des pressions écologiques, si l’infanticide est surnaturellement interdit et/ou naturellement immoral?

Tout en reconnaissant non seulement l’existence de cet objectivisme ontologique, mais son droit le plus strict à exister - comment faire autrement si, comme c’est mon cas, on raisonne en fonction d’un paradigme qui est intrinsèquement et positivement pluraliste? J’aimerais explorer la possibilité d’une plausibilité alternative. Ce cadre englobe l’infanticide comme un Tout une partie. Car la solution au problème particulier de l’infanticide implique un enjeu, tant théorique que pratique, aussi bien d’éthique fondamentale que d’épistémologie transcendantale.

Mais dans un premier temps, parler d’épaississement empirique⁸³ pourrait paraître ne faire écho qu’à une querelle d’écoles ethnologiques. D’un côté, il y a ceux qui fétichisent la monographie de terrain : les données descriptives représentent un pré-texte, qui, même contextualisé, ne peut donner lieu qu’à un seul et unique texte définitif – tout le reste ne peut être, justement, que des résidus empiriquement insignifiants ou des résumés dénominateurs communs. De l’autre, il y a ceux qui ne voient dans le terrain qu’un tremplin vers des thématiques théoriques qu’ils imaginent capables de déceler les causes constantes des philosophies et des pratiques humaines. Logiquement, les premiers devraient tourner en rond dans une sorte de solipsisme socio-culturel d’où ils n’échappent que pour témoigner, sur un ton prophético-poétique, d’une expérience indicible: “n’ayant pas vécu ce que j’ai vu, vous ne pouvez guère le percevoir qu’en simples sympathisants du dehors”. Tout aussi caricaturalement, les seconds se meuvent dans la stratosphère des spéculations platoniciennes, sinon totalement déconnectées du terrain, au moins ne s’y appuyant que pour illustrer accidentellement les essences extraites du cru : « votre cas est tragique, vous risquez de mourir en allant jusqu’au bout de votre grossesse, mais vous ne pouvez pas pour autant exciper de l’étalon universel ».

Mais ce débat disciplinaire en cache d’autres, trans- et même supra-disciplinaires. Nous n’entrerons pas plus à fond ici dans la dichotomie ambiguë qui oppose la théorie à la pratique, la recherche fondamentale à ses

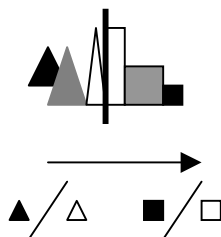
⁸³ Dans le monde de l’anthropologie anglo-saxonne, c’est C. Geertz qui a popularisé la notion du philosophe G. Ryle “thick description” (*The interpretation of cultures*, New York, Basic Books, 1973, p.7 – « thick » étant habituellement traduit par « dense »).

applications éventuelles. L'enjeu qui doit nous concerner est indissociablement épistémologique et éthique: la portée de l'épaississement empirique. La diversité socio-historique des pratiques et des philosophies humaines - ici "illustrée"⁸⁴ par le champ phénoménal de l'infanticide - permet-elle ou pas (et dans quelle mesure métaphysico-morale) de passer du particulier au principiel, du singulier au substantiel? C'est, sous une forme moderne, le retour de l'éternel problème qui oppose les nominalistes aux naturalistes, qui divise les esprits quant à la valeur de l'analogie. Les choses sont-elles, en dernière analyse, des réalités tellement singulières que seuls des noms propres leur conviennent ou, au contraire, donnent-elles lieu, sinon à de véritables universaux réels, du moins, sous une forme ou autre, à des catégories plus substantielles que des simples casiers de convenance taxonomique? Dans une analogie typique on compare un X secondaire à un Y primordial : par exemple "ce pianiste (X) joue divinement" » c'est-à-dire comme Y ou Dieu (qui fait figure de l'*analogatum princeps*, la source principale de l'alignement analogique). Une identification à l'identique (A=A) serait tautologique et une identité absolue entre un A et un non A est (onto)logiquement impossible. Ne reste donc entre les deux réalités mises en rapport que la possibilité d'une ressemblance. Mais ici il faut choisir entre une ressemblance à base d'une réalité commune (le pianiste serait en quelque sorte Dieu) ou une ressemblance qui n'est pas dans les choses même mais uniquement dans l'imagination créatrice de celui qui, en culture, est responsable de la métaphore en question. Si, comme le prétend le nominaliste, la singularité est radicale alors tout (r)approchement ne peut être qu'une projection « factice », réalisée en fonction d'une cause plus ou moins avouée et/ou socio-historiquement (pro)posée. Pour les Asmats de la Papouasie, anthropophages de leur état, l'analogie qui fait que Pierre ne mange pas Paul parce qu'il le considère comme son semblable humain, s'arrête à la lisière du village de Pierre et Paul, puisque les habitants du village voisin sont considérés comme des comestibles. Pour les Jaïns de l'Inde, l'analogie qui induit un respect identique pour tout vivant, inclut les insectes. Pour nous, les Occidentaux, les animaux étant ontologiquement différents, peuvent être sacrifiés – sur nos autels ou dans nos abattoirs, analogiquement parlant, c'est du pareil au même. Le clivage donc entre l'humain et le non humain n'est pas dans l'humain, mais dans la définition culturelle de ce qu'on doit (en tant qu'Asmat, en tant que Jaïn ou en tant qu'Occidental) prendre comme humain. A fortiori paraît-il impossible de décider a priori du statut intrinsèquement humain du fœtus... humain.

⁸⁴ Les guillemets s'imposent pour conjurer l'impression que les problématiques particulières ne seraient que l'expression éphémère et provinciale d'enjeux autrement plus profonds et éternels: la "diversité" c'est-à-dire le pluriel, n'est pas une chose qui se manifeste dans des phénomènes différents. Ces derniers sont et épuisent l'essence même de la multiplicité. Pour nous les lois ou les principes ou les causes ou les constantes ne planent pas au-dessus des choses qui existent comme autant d'archétypes platoniciens: la fluence anthropogénétique charrie des singuliers, un point c'est tout.

L'enjeu est de taille! Car, non seulement on doit se poser la question de rapport entre l'infanticide esquimau et l'avortement thérapeutique occidental, mais aussi l'alignement d'un infanticide sur un autre dans la vie d'une seule et unique femme esquimau. Qui, étant postmoderne, affirme qu'il n'a rien à faire, en principe, avec des pratiques pygmées peut, dans un premier temps, imaginer avoir raison à cause de la distance manifeste qui sépare sa situation de celle des Pygmées. Mais en amont de cette plausibilité *prima facie* se pose la question fondamentale du rapport du même avec l'autre – en quoi mon voisin postmoderne peut-il être foncièrement autre qu'un Pygmée? En quoi d'ailleurs l'altérité de mon propre passé et/ou futur peut-il avoir un rapport avec ma « mêmété » présente? Je peux ne pas me sentir particulièrement interpellé par les Esquimaux, mais cela ne change rien au fait que j'ai inéluctablement à faire onto-épistémologiquement avec le rapport entre le même et l'autre, à tous les niveaux aussi bien au (tout) près, qu'au (très) loin. Je peux, à plus ou moins juste titre, avoir l'impression que je n'ai pas grand chose à apprendre des Papous primitifs, face au problème d'avortement posé par des diagnostics prénatals négatifs de la technoscience. Mais qui dit péremptoirement « Nous ne sommes pas des Papous » n'a pas résolu pour autant la constitution clôturante de son « Nous » versus « Eux ». A partir de quand, à la fois hier, aujourd'hui et demain, ai-je affaire à d'autres qui d'alter ego ont été, sont ou deviennent vraiment autres? En outre et plus profondément reste entier le problème du lien entre mon moi-même synchronique (ce que « je » suis *hic et nunc*) et l'autre qui représente déjà les étapes de mon propre parcours ou personnalité diachronique. Si la continuité adulte fait problème pour pas mal de philosophes (aussi bien de la tradition hindoue que l'école anglo-saxonne) a fortiori ne peut-on pas prendre comme allant de soi l'homogénéité identitaire de l'à peine conçu. Si en faisant fi de l'a priorisme dogmatique, on décide de tenir compte de l'a posteriori dans la prise de décision éthique, l'autre dont il faut tenir compte peut-il différer du (soi)même, autrement que par degrés et non pas par nature? Pour la Gnose de Princeton nous sommes tous un... y inclus le sub-atomique : puisque tout est doté d'un dedans. Certes, de proche en proche, de fortement à résiduellement ressemblant, on peut marquer des ruptures de continuité conventionnelles et donc des (r)approchements ayant des (r)apports qu'on estime quasiment nuls en fonction des causes choisies. Mais qui tient à fonder ses options et optiques éthiques autrement que sur base de révélations surnaturelles et/ou de raisonnements naturels, se doit de les appuyer sur des phénomènes positifs.

Reprenons un schéma qui pourrait éclairer cet enjeu onto-épistémologique :



Nos esprits incorporés et inculturés sont bien obligés de partir d'une singularité – représentée ici par le triangle noir de gauche ; le noir ne représente pas, du moins pas nécessairement, une réalité absolument primordiale, mais tout simplement cette nécessité d'avoir un point de départ ; dans le champ phénoménal ou problématique qui nous concerne ici, il pourrait s'agir de l'infanticide chez les Esquimaux ; le triangle ou cas suivant (mettons l'infanticide rituel des Phéniciens) est moins noir, de nouveau il ne s'agit pas de degré d'importance, mais tout simplement du fait qu'un singulier ne peut jamais être identique à un autre, mais uniquement rapproché d'un autre en fonction des critères de ressemblance qui ne sont pas intrinsèques, mais déterminés ou sélectionnés en fonction des causes qu'un acteur estime crédibles intraculturellement ; si le triangle suivant est encore plus clair, c'est que nous estimons le cas moins ressemblant aux cas précédents, tout en pouvant encore faire plausiblement partie du regroupement en cours ; mais vient un moment où, au vu de critères choisis, il n'est plus plausible de mettre un cas rencontré dans la catégorie en question, puisqu'il pourrait être rangé plus crédiblement dans un autre casier - d'où dans le schéma le trait vertical qui « sépare » la série triangulaire de la suite carrée. Mais c'est la ligne sous-jacente qui représente la bifurcation onto-épistémologique la plus décisive. Car l'essentialiste ou le naturaliste croit que les triangles concrets ne sont que des avatars accidentels, des expressions éphémères d'une réalité de référence substantielle – le triangle noir archétypique : l'infanticide *ut sic* et en soi – obtenu soit a posteriori par une extraction opérée dans l'ordre empirique des cas concrets qui, en faisant abstraction des aspects accidentels, met le doigt sur une quintessence universelle et univoque, soit, a priori, par une révélation surnaturelle et/ou un raisonnement naturel, portant sur la réalité même de l'infanticide – une réalité à laquelle répond plus ou moins exactement, pour l'essentiel du moins, le premier cas (le triangle noir empirique épousant le triangle noir essentialiste), et de moins en moins les cas suivants. Mais face au naturaliste se dresse le nominaliste, pour qui la seule chose à laquelle il est possible et plausible d'aboutir au-delà ou en deçà de l'existence des singularités incompressibles est une sorte de résumé dénominateur commun (le triangle blanc évanescant) – telle que notre définition générale et en partie heuristique du champ

phénoménal de l'infanticide comme « la mise à mort délibérée par des adultes d'enfants in utero ou à peine nés ». La flèche horizontale montre la direction d'une ampliation analogique (ou d'une contextualisation comparée et continue) réalisée à partir d'un point de départ faisant figure dans sa singularité irréductible d'un *analogatum princeps* ou « tête de série analogique ».

Il est important de bien situer le niveau ontologique où le bât de l'analogie pourrait blesser. Il ne s'agit pas de comprendre comment on peut passer d'une notion théorique à une autre, en l'occurrence, de l'idée de l'individuel au concept de l'universel. Le singulier, étant existentiel, est au-delà ou en deçà (peu importe, le spatial n'a pas de sens spécial en ontologie) de la pensée du particulier et du général. Si l'individuel (conçu) fait "problème", comme l'aurait dit G. Marcel⁸⁵, le singulier (vécu) est "mystère". Ce qui ne veut pas dire mystérieux. Puisque foncièrement, il n'y a rien à comprendre dans le singulier, il n'est pas incompréhensible, mais est tout simplement ce qu'il est - *id quod est, est id quod est*. Ceci étant, le singulier dans toute sa splendeur situationnelle, hypothèque (singulièrement !) toute entreprise tant de comparaison que de catégorisation. Le bon sens aussi bien que la science ne carburant qu'avec des notions générales, dans quelle mesure peut-on non seulement en déduire des normes, mais les imposer? Je ne parle pas de pures conventions - comme conduire à droite ou à gauche - mais des normes morales qu'on imagine découler intrinsèquement de natures objectives ayant été fidèlement reflétées par des notions (qu'elles soient populaires ou scientifiques). L'enfant né ou à naître, « ça » n'existe pas si par « ça » on entend une réalité universelle et univoque à laquelle on peut reconnaître après coup des variations accidentelles... les unes moins accidentées que les autres : la notion vaticane étant, par exemple, plus près de cette réalité, que n'importe quelle autre.

En apparence, il est facile, a posteriori, de résumer ces multiples lectures sur l'infanticide, de les traiter comme des instances d'un phénomène transculturel et d'élaborer ainsi un concept global à partir des traits qu'on considère communs, mais en même temps cruciaux. De cette manière, on peut distinguer l'infanticide de l'avortement avec une plausibilité phénoménologique certaine. En outre, on peut aussi estimer pouvoir opérer

⁸⁵ Existentialiste chrétien de ma jeunesse philosophique! Autre philosophe qui, avant la lettre phénoménologique, a exploité à fond le dynamisme du singulier: M. Blondel (dont la pensée est bien campée par Y. Périco, *Maurice Blondel: Genèse du sens*, Paris, Editions Universitaires, 1991). Une référence plus ésotérique à cette problématique du singulier irréductible versus le similaire substantiel, mais qui renvoie, à travers une étude de cas, à des autorités en la matière: M. Douglas, "The pangolin revisited: a new approach to animal symbolism" ch. 1 in *Signifying animals: human meaning in the natural world*, (edited by R. Willis), London, Routledge, 1994. Pour une contribution récente à propos de l'utilité scientifique d'un concept essentialiste de l'espèce, cf. H. Le Guyader, « Doit-on abandonner le concept d'espèce ? » *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, juin 2002, n° 46, pp.51-64.

des classifications crédibles à l'intérieur des champs ainsi inventoriés - l'infanticide rituel versus l'infanticide pour convenance personnelle; l'avortement thérapeutique versus l'avortement criminel. On peut aussi, à un certain moment, trouver qu'on a suffisamment lu et vu de matériel ethnographique, que tout ce qui reste n'ajouterait rien de bien significatif aux concepts et aux catégories acquis, si ce n'est sous forme de piment anecdotique. Toutes ces démarches et ces conclusions paraissent crédibles et même tout simplement constitutives de l'esprit humain et de son sens pratique.

Et c'est vrai que, pratiquement, on pourrait en rester là. A ce niveau d'épaississement empirique, il y a moyen de se faire une idée plausible - ou plus exactement *son* idée - de l'infanticide et même de légiférer crédiblement en conséquence. Mais cela ne va pas, en définitive, sans équivoque épistémologique, ni même, tout d'abord, sans difficulté concrète. Car ces résumés des données ethnographiques, ces classifications ou ces considérations conclusives parleront surtout à celui qui les a opérés ainsi qu'à ceux qui partagent ses critères de crédibilité. Il y a ici un problème de communication tout court et pas uniquement à propos de l'infanticide. L'enjeu, mis en relief par Shannon à la fin des années quarante et raffiné sérieusement depuis⁸⁶, est que celui qui veut communiquer un message ne peut pas le faire sans l'entourer d'un minimum de bruit plus ou moins redondant. Concrètement et même d'un point de vue électromécanique, il s'agit de déterminer la quantité de bruit qu'il faut mettre en oeuvre pour que l'essentiel d'un message passe. Pédagogiquement le maître ne sait jamais non plus fixer a priori le seuil de répétition insistante à atteindre. Car certains esprits saisissent vite de quoi il s'agit, d'autres plus difficilement et d'aucuns jamais. Mais il n'empêche, qu'en règle générale, un sommaire ne suffit pas. Pour nous limiter au champ de la communication académique, pour saisir le sens des six cents pages de La Distinction de P. Bourdieu, il faut les parcourir et même les reparcourir de la première à la dernière. On ne peut pas se contenter des trois paragraphes qui se trouvent sur le verso de la couverture. Pour qu'il y ait intuition ("insight"), pour que le déclic se fasse, on doit absolument investir dans un minimum de redondance, qui dépassera toujours quantitativement un simple résumé de l'essentiel⁸⁷. D'où la nécessité

⁸⁶ Cf L. Sfez, Critique de la communication, Paris, Seuil, 1992.

⁸⁷ D'ailleurs cette distinction entre « message:essentiel::bruit:accidentel » est tout aussi inadéquate et ambiguë que ses semblables - fond versus forme, contenu versus contenant, ou, en termes plus éloquents: pilule versus sucre, cadeau versus emballage. Car "the medium is the message". Cette identité en boucle du dedans et du dehors est manifeste dans le cas d'ouvrages dits littéraires - on peut résumer la question de Hamlet en deux mots "être ou ne pas être" ou Germinal en une phrase: la condition ouvrière au XIXe, mais penser que cela dispense de la lecture de la pièce de Shakespeare ou du livre de Zola n'a pas de sens. La dichotomie "littéraire" versus "scientifique" étant plus que factice, ne pas lire Einstein ou Durkheim ou Freud dans le texte, a tout aussi peu de sens.

incontournable de ces pages sur l'infanticide - à la fois pour celui qui les a rédigées et pour celui qui voudrait saisir mieux de quoi il s'agit.

J'aurais pu moi-même me contenter des résumés de la question faits dans les encyclopédies d'ethnographie ou pour des manuels de sociologie. Il doit y avoir déjà sûrement des synthèses toutes faites et mieux faites que celle-ci. Mais là n'est pas la question. A l'égard de tout problème et, en l'occurrence, de tout enjeu éthique, il y a un seuil minimal d'auto-sensibilisation en deçà duquel on reste sans "feeling", sans compréhension sym-pathique, mais au-delà duquel on peut commencer à penser et à pencher autrement. Ce parcours phénoménologique me paraît personnellement indispensable. Il ne s'impose pas uniquement pour des raisons pédagogiques, la nécessité est foncièrement philosophique, l'obligation profondément morale. Malheureusement je ne sais pas comment convaincre le lecteur de la portée et de la gravité de cette démarche si ce n'est qu'en l'affirmant et en ajoutant avec Ricœur, « croyez-moi, je suis passé par là, ayant mal bifurqué auparavant dans le pur a priorisme » !

Je ne parle pas du lecteur qui est persuadé d'avance qu'il y a des principes intrinsèquement immuables, imposés par Dieu ou qui s'imposent d'eux-mêmes. Pour ce lecteur-là, le culturel ne peut rien contre le surnaturel ou le naturel. La pression des phénomènes ne le fera pas bouger d'un pouce de sa position. Je parle du lecteur qui cherche à se faire une philosophie et à élaborer une pratique à l'égard d'un phénomène qui lui fait foncièrement problème tant du côté de la compréhension à acquérir que du côté de la conduite à adopter. Et je dis à ce lecteur-là qu'il doit se laisser « impressionner » par le poids des phénomènes. Il se peut, comme il arrive dans le bombardement atomique, que rien ne se passe. Mais il se peut aussi que suite à ce cumul de pressions, quelque chose cède. Ce « paradigm shift », ce changement profond de perspectives ou de prémisses primordiales, n'est pas prévisible ni programmable, car il ne peut s'agir que de plausibilité persuasive et jamais d'apodicticité automatique. Si on pouvait prévoir la seule bonne réponse et la démontrer sans appel, cela voudrait dire que l'infanticide est une réalité objective, là où, pour nous, il s'agit de le *faire* être et même, le cas échéant, de le faire être *autrement*. D'avance, donc, je ne sais pas qui est susceptible de céder à la pression du genre de parcours phénoménologique ici préconisé et encore moins jusqu'à quel point il cédera. Ce que je crois savoir et ose dire personnellement, c'est que refuser de partir avec l'a posteriori et préférer de pontifier a priori, risque d'être, pour dire le moins, aussi peu crédible qu'irresponsable.